# Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

8ME ANNÉE, NO. 10. BALE (SUISSE) AVRIL 1884. 94ME NUMÉRO.



## Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

—: COMITÉ :—

B.-L. WHITNEY - - - - - PIERRE SCHILD
ADÉMAR VUILLEUMIER

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS
Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—

Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

S'Adresser (FRANCO): M. B.-L. WHITNEY, Bureau des SIGNES DES TEMPS, BALE (Suisse.) — L'année du Journal commence au mois de Juillet; la Rédaction reçoit cependant des abonnements à toute autre époque. — Les personnes désirant nous envoyer de l'argent soit pour le Journal, soit pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat postal, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.


## Articles Variés.

### LUTHER ET LA RÉFORMATION.*

—LA—

### DISPUTE DE LEIPSIG. (Suite.)

ON SE RENDORT—ECK RANIME LA LUTTE—LA VÉRITÉ TRIOMPHE SEULE — ARRIVÉE D'ECK — PRÉPARATIFS POUR LA DISPUTE—LUTTES DE LUTHER.

TANDIS que le combat commençait au dehors de l'Empire, il paraissait presque cesser au dedans. Les plus fougueux soldats de Rome, des moines franciscains de Jüterbock, qui avaient imprudemment attaqué Luther, s'étaient hâtés, après une vigoureuse réponse du réformateur, de rentrer dans le silence. Les partisans du pape se taisaient. Tetzel était hors de combat. Les amis de Luther le conjuraient de ne pas continuer la lutte, et il le leur avait promis. Les thèses commençaient à être oubliées. Cette perfide paix frappait d'impuissance la bouche éloquente du réformateur. La Réformation paraissait arrêtée. «Mais, dit plus tard Luther, en parlant de cette époque, les hommes projetaient des choses vaines; car le Seigneur s'est réveillé pour juger les peuples. Dieu ne me conduit pas, dit-il ailleurs; il me pousse, il m'enlève. Je ne suis pas maître de moi-même. Je voudrais vivre dans le repos: mais je suis précipité au milieu du tumulte et des révolutions.»

Eck le scolastique, l'ancien ami de Luther, l'auteur des *Obélisques*, fut celui qui recommença le combat. Il était sincèrement attaché à la papauté; mais il semble avoir été dépourvu de véritables sentiments religieux, et avoir fait partie de cette classe d'hommes, trop nombreux en tout temps, qui considèrent la science, et même la théologie et la religion, comme les moyens de se faire un nom dans le monde. Eck, rempli d'une haute idée de lui-même, fier de ses talents, de la popularité de sa cause, et des victoires qu'il avait remportées dans huit universités de Hongrie, de Lombardie et d'Allemagne, désirait ardemment avoir l'occasion de déployer contre le réformateur ses forces et son adresse. Il n'avait rien épargné pour acquérir le renom de l'un des savants les plus célèbres du siècle. Il fixait ses regards sur un nouveau champ de bataille, où déjà il croyait remporter une victoire assurée. Ce *petit moine* qui avait *crû* tout à coup jusqu'à devenir géant, ce Luther que jusqu'alors personne n'avait pu vaincre, offusquait son orgueil et excitait sa jalousie. Peut-être, en recherchant sa propre gloire, Eck perdrait-il Rome... Mais la vanité scolastique ne se laisse pas arrêter par une telle considération. Les théologiens, comme les princes, ont su plus d'une fois immoler l'intérêt général à leur gloire particulière. Nous allons voir quelles circonstances fournirent au docteur d'Ingolstadt le moyen d'entrer en lice avec son importun rival.

Le zélé, mais trop ardent Carlstadt, s'entendait encore avec Luther. Ces deux théologiens étaient surtout unis par leur attachement à la doctrine de la grâce et par leur admiration pour saint Augustin. Carlstadt, enclin à l'enthousiasme, et possédant peu de prudence, n'était pas un homme que l'adresse et la politique d'un Miltitz pussent arrêter. Il avait publié contre les *Obélisques* du docteur Eck, des thèses où il défendait Luther et la foi qui leur était commune. Eck avait répondu, et Carlstadt ne lui avait pas laissé le dernier mot. Le combat s'était échauffé. Eck désireux de saisir une occasion si favorable, avait jeté le gant à Carlstadt; l'impétueux Carlstadt l'avait relevé. Dieu se servit des passions de ces deux hommes pour accomplir ses desseins. Luther n'avait pris aucune part à ces débats, et cependant il devait être le héros de la bataille. Il est des hommes que la force des choses ramène toujours sur la scène. On convint que Leipsig serait le lieu de la discussion. Telle fut l'origine de cette dispute de Leipsig devenue si célèbre.

Eck se souciait assez peu de combattre Carlstadt, et même de le vaincre. C'était à Luther qu'il en voulait. Il mit donc tout en œuvre pour l'attirer sur le champ de bataille, et publia à cet effet treize thèses qu'il dirigea contre les doctrines principales déjà professées par le réformateur. La treizième était ainsi conçue: «Nous nions que l'Eglise romaine n'ait pas été élevée au-dessus des autres Eglises avant le temps du pape Sylvestre; et nous reconnaissons en tout temps comme successeur de St.-Pierre et vicaire de Jésus-Christ, celui qui a occupé le siége de St.-Pierre et qui a eu sa foi.» Sylvestre vivait du temps de Constantin le Grand; Eck niait donc par cette thèse que la primauté dont Rome jouissait, lui eût été donnée par cet empereur.

Luther, qui avait consenti, non sans quelque peine, à garder désormais le silence, fut vivement ému à la lecture de ces propositions. Il reconnut que c'était à lui qu'on en voulait, et sentit qu'il ne pouvait avec honneur éviter le combat. «Cet homme, dit-il, nomme Carlstadt son antagoniste, et en même temps il se jette sur moi. Mais Dieu règne. Il sait ce qu'il veut faire résulter de cette tragédie. Ce n'est ni du docteur Eck ni de moi qu'il sera question. Le dessein de Dieu s'accomplira. Grâce à Eck, cette affaire, qui jusqu'à présent n'a été qu'un jeu, deviendra à la fin sérieuse, et portera un coup funeste à la tyrannie de Rome et du pontife romain.»

Rome elle-même a déchiré l'accord. Elle a fait plus; en donnant de nouveau le signal du combat, elle a engagé la lutte sur un point que Luther n'avait pas encore directement attaqué. C'était la primauté du pape que le docteur Eck signalait à ses adversaires. Il suivait ainsi le dangereux exemple que Tetzel avait déjà donné. Rome appela les coups de l'athlète, et si elle laissa dans le gymnase des membres palpitants, c'est qu'elle avait attiré elle-même sur sa tête son bras redoutable.

La suprématie pontificale une fois renversée, tout l'échafaudage romain s'écroulait. Le plus grand danger menaçait donc la papauté, et cependant ni Miltitz ni Cajetan ne faisaient rien pour empêcher cette nouvelle lutte. S'imaginaient-ils que la réformation serait vaincue, ou étaient-ils frappés de cet aveuglement qui entraîne les puissants dans leur chute?

Luther, qui avait donné un rare exemple de modération en gardant si longtemps le silence, répondit sans crainte à la provocation de son antagoniste. Il opposa aussitôt de nouvelles thèses aux thèses du docteur Eck. La dernière était en ces termes: «C'est par de pitoyables décrétales des pontifes romains composées il y a quatre cents ans et moins, que l'on prouve la primauté de l'Eglise de Rome; mais cette primauté a contre elle l'histoire digne de foi de onze cents années, les déclarations des saintes Ecritures et les conclusions du concile de Nicée, le plus saint de tous les conciles.

«Dieu sait, écrivit-il en même temps à l'Electeur, que ma ferme intention était de me taire, et que j'étais joyeux de voir enfin ce jeu terminé. J'ai si fidèlement observé le pacte conclu avec le commissaire du pape, que je n'ai pas répliqué à Sylvestre Priérias, malgré les insultes des adversaires et les conseils de mes amis. Mais maintenant le docteur Eck m'attaque, et non seulement moi, mais encore toute l'université de

(*) Extrait de l'*Histoire de la Réformation*, par MERLE D'AUBIGNÉ.

Wittemberg. Je ne puis permettre que la vérité soit ainsi couverte d'opprobre.»

Tous les amis de Luther ne partageaient pas son courage, car personne jusqu'à cette heure n'avait pu résister aux sophismes du docteur Eck. Mais ce qui leur donnait surtout de vives alarmes, c'était le sujet de la querelle: La primauté du pape!... Comment le pauvre moine de Wittemberg oset-il s'en prendre à ce géant qui, depuis des siècles a écrasé tous ses ennemis? Les courtisans tremblent à la cour de l'Electeur. Spalatin, le confident du prince et l'intime ami du réformateur, est rempli d'anxiété. Frédéric est inquiet; le glaive même de chevalier du St.-Sépulcre dont il a été armé à Jérusalem, ne suffirait pas à cette guerre. Luther seul ne s'épouvante pas. L'Eternel, pense-t-il, *le livrera entre mes mains*. Il trouve dans la foi qui l'anime de quoi fortifier ses amis: «Je vous en supplie, mon cher Spalatin, dit-il, ne vous laissez pas aller à la crainte: vous savez bien que si Christ n'était pas pour moi, tout ce que j'ai fait jusqu'à cette heure eût dû causer ma perte. Dernièrement encore n'a-t-on pas écrit d'Italie au chancelier du duc de Poméranie que j'avais bouleversé Rome, et qu'on ne savait comment apaiser le tumulte, en sorte qu'on se proposait de m'attaquer, non suivant les règles de la justice, mais par les finesses romaines (ce sont les expressions qu'on a employées), c'est-à-dire, je pense, par le poison, les embûches et l'assassinat?

«Je me modère, et, pour l'amour de l'Electeur et de l'université, je garde par devers moi bien des choses que je ferais servir contre Babylone si j'étais ailleurs. O mon pauvre Spalatin! il est impossible de parler avec vérité de l'Ecriture et de l'Eglise sans irriter la bête. N'espérez donc jamais me voir en repos, à moins que je ne renonce à la théologie. Si cette affaire est de Dieu, elle ne se terminera pas avant que tous mes amis m'aient abandonné, comme tous les disciples de Christ l'abandonnèrent. La vérité demeurera seule, et triomphera par sa droite et non par la mienne, ni par la vôtre, ni par celle d'aucun homme. Si je succombe, le monde ne périra pas avec moi. Mais, misérable que je suis, je crains de n'être pas digne de mourir pour une telle cause.»

Luther écrivait lettre sur lettre au duc Georges, afin que ce prince, dans les Etats duquel Leipsig se trouvait, lui permît de s'y rendre et de prendre part à la dispute; mais il n'en recevait pas de réponse. Le petit-fils du roi de Bohême Podiebrad, épouvanté par la proposition de Luther sur l'autorité du pape, et craignant de voir naître en Saxe les guerres dont la Bohême avait été si longtemps le théâtre, ne voulait pas consentir à la demande du docteur. Celui-ci résolut alors de publier des explications sur cette treizième thèse. Mais cet écrit, loin de persuader le duc Georges, l'affermit au contraire dans sa résolution; il refusa absolument au réformateur l'autorisation qu'il demandait de disputer, lui permettant seulement d'assister comme spectateur au débat. C'était une grande contrariété pour Luther. Néanmoins il n'a qu'une volonté, celle d'obéir à Dieu. Il ira, il verra, il attendra.

En même temps le prince favorisait de tout son pouvoir la dispute entre Eck et Carlstadt. Georges était dévoué à l'ancienne doctrine; mais il était droit, sincère, ami du libre examen, et il ne pensait pas que toute opinion dût être accusée d'hérésie par cela seul qu'elle déplaisait à la cour de Rome. D'ailleurs l'Electeur insistait auprès de son cousin, et Georges, affermi par les paroles de Frédéric, ordonna que la dispute eût lieu.

L'évêque Adolphe de Mersebourg, dans le diocèse duquel Leipsig était situé, comprit mieux que Miltitz et que Cajetan le danger d'abandonner des questions si importantes aux chances d'un combat singulier. Rome ne pouvait exposer à de tels hasards le fruit du travail de plusieurs siècles. Tous les théologiens de Leipsig, non moins alarmés, suppliaient leur évêque d'empêcher la dispute. Les moines et les prêtres de Leipsig suppliaient le peuple, du haut de la chaire, de fuir les nouveaux hérétiques. Tous les professeurs de Leipsig n'étaient pourtant pas dans les mêmes sentiments; quelques-uns appartenaient à la classe des indifférents toujours prêts à rire des fautes des deux partis. Le timide Érasme, au contraire, était effrayé à l'idée d'un combat, et sa prudence craintive eût voulu arrêter la dispute. Mais ni les alarmes, ni les prêtres, ni la prudence des pacificateurs ne pouvaient plus prévenir le combat. Chacun prépara ses armes.

Dans le même temps où les électeurs se réunissaient à Francfort, pour donner un empereur à l'Allemagne (juin 1519), les théologiens se réunissaient à Leipsig pour un acte inaperçu du monde, mais dont l'importance devait être tout aussi grande pour l'avenir.

Eck arriva le premier au rendez-vous. Le 21 juin il entra dans Leipsig avec Poliandre, jeune homme qu'il avait amené d'Ingolstadt pour écrire la relation de la dispute. On rendit toute sorte d'honneurs au docteur scolastique. Revêtu d'habits sacerdotaux, et à la tête d'une nombreuse procession, il parcourut les rues de la ville le jour de la Fête-Dieu. Chacun voulait le voir. Tous les habitants étaient pour lui, dit-il lui-même; «pourtant, ajoute-t-il, le bruit courait dans toute la ville que je succomberais dans ce combat.»

Le lendemain de la fête, le vendredi 24 juin, jour de la St.-Jean, les Wittembergeois arrivèrent. Carlstadt, qui devait combattre le docteur Eck, était seul dans son char, et précédait tous les autres. Le duc Barnim de Poméranie qui étudiait alors à Wittemberg, et qui avait été élu recteur de l'Université, venait ensuite dans une voiture découverte; à ses côtés étaient assis les deux grands théologiens, les Pères de la Réformation, Mélanchthon et Luther. Mélanchthon n'avait pas voulu quitter son ami. Luther lui-même avait désiré que son Achate, comme on l'a appelé, l'accompagnât. Mais ce n'était pas là tout le cortége de Wittemberg. Des étudiants accompagnaient en grand nombre leurs maîtres. Eck prétend qu'il y en avait jusqu'à deux cents, armés de piques et de hallebardes; ils entouraient les chars des docteurs, prêts à les défendre et fiers de leur cause.

Tel était l'ordre dans lequel le cortége des réformateurs arrivait à Leipsig. Comme il avait déjà passé la porte de Grimma, et qu'il se trouvait devant le cimetière de St.-Paul, une roue du char de Carlstadt, se brisa. L'archidiacre, dont l'amour-propre jouissait d'une entrée aussi solennelle, tomba dans la boue. Il ne se fit pas de mal, mais il fut obligé de gagner à pied le lieu de sa demeure. Le char de Luther, qui suivait celui de Carlstadt, le devança rapidement et amena le réformateur sain et sauf devant son logis. Le peuple de Leipsig, rassemblé pour voir l'entrée des champions de Wittemberg, vit dans cet accident un fâcheux présage pour Carlstadt; et bientôt on en conclut dans toute la ville qu'il succomberait dans le combat, mais que Luther y serait vainqueur.

A peine Eck eut-il appris l'arrivée de Luther, qu'il se rendit chez le docteur. «Eh quoi! lui dit-il, j'ai ouï dire que vous vous refusez à disputer avec moi!»

—«Comment disputerais-je, puisque le duc me le défend?»

—«Si je ne puis disputer avec vous, reprit Eck, je me soucie fort peu d'en venir aux mains avec Carlstadt. C'est pour vous que je suis venu ici.» Puis après un moment de silence, il ajouta: «Si je vous procure la permission du duc, paraîtrez-vous sur le champ de bataille?»

—«Procurez-la-moi, et nous combattrons,» répondit Luther avec joie.

Eck se rendit aussitôt chez le duc. Il chercha à dissiper ses craintes. Il lui représenta qu'il était certain de la victoire, et que l'autorité du pape, loin de souffrir de la dispute, en sortirait couverte de gloire. C'est au chef qu'il faut s'en prendre. Si Luther demeure debout, tout demeure debout; s'il tombe, tout tombe. Georges accorda la permission demandée.

Le duc avait fait préparer une grande salle dans son palais nommée la Pleissenbourg. On y avait élevé deux chairesi en face l'une de l'autre; des tables y étacent placées pour les notaires chargés de poucher par écrit la dispute, et des bancs aour les spectateurs. Les chaires et les bancs étaient recouverts de belles tapisseries. A la chaire du docteur de Wittemberg était suspendu le portrait de St.-Martin dont il portait le nom; à celle du docteur Eck, le portrait du chevalier St.-Georges. «Nous verrons, dit le présomptueux Eck, en regardant cet emblême, si je ne me mettrai pas à cheval sur mes ennemis.» Tout annonçait l'importance qu'on attachait au combat.

Le 25 juin, on se réunit au château pour s'entendre sur l'ordre qu'on devait suivre. Eck, qui avait plus de confiance en ses déclarations et ses gestes, qu'en ses arguments, s'écria: «Nous disputerons librement, d'abondance; et les notaires ne coucheront point nos paroles par écrit.»

—«Il a été convenu que la dispute serait écrite, publiée et soumise au jugement de tous,» fit Carlstadt.

—«Ecrire tout ce qui est dit, reprit Eck, c'est alanguir l'esprit des combattants et faire traîner la bataille. C'en est fait alors de cette verve que demande une dispute animée. N'arrêtez pas le torrent des paroles.»

Les amis du docteur Eck appuyèrent sa demande, Carlstadt persista dans ses objections. Le champion de Rome dut céder.

—«Soit, on écrira; dit-il, mais du moins la dispute écrite par les notaires ne sera pas publiée avant qu'elle ait été soumise à l'examen de certains juges.»

—«La vérité du docteur Eck et des eckiens craint donc la lumière?» fit Luther.

—«Il faut des juges!»

—«Et quels juges?»

—«Quand la dispute sera finie, nous nous entendrons pour les nommer.»

Le but des partisans de Rome était évident. Si les théologiens de Wittemberg acceptaient des juges, ils étaient perdus; car leurs adversaires étaient sûrs à l'avance de ceux auxquels on s'adresserait. S'ils les refusaient, on les couvrirait de honte, en répandant partout qu'ils craignaient de se soumettre à des juges impartiaux.

Les réformateurs voulaient pour juges, non tels ou tels individus dont l'opinion était arrêtée d'avance, mais la chrétienté tout entière. C'était à un suffrage universel qu'ils en appelaient. Du reste, peu leur importe qu'ils soient condamnés, si, en plaidant leur cause en présence du monde chrétien, ils ont amené quelques âmes à la

lumière. «Luther, dit un historien romain, demandait pour juges tous les fidèles, c'est-à-dire, un tribunal tel qu'il n'y aurait pas eu d'urne assez vaste pour contenir ses votes.»

On se sépara. «Voyez quelle ruse ils emploient, se dirent les uns aux autres Luther et ses amis. Ils veulent sans doute demander pour juges le pape ou les universités.»

En effet, le lendemain matin, les théologiens de Rome envoyèrent à Luther un des leurs, chargé de lui proposer pour juge... le pape!...—«Le pape! dit Luther; comment pourrais-je l'admettre?» «Gardez-vous, s'écrièrent tous ses amis, d'accepter des conditions aussi injustes.» Eck et les siens consultèrent de nouveau. Ils renoncèrent au pape et proposèrent quelques universités. «Ne nous enlevez pas la liberté que vous nous avez auparavant accordée,» répondit Luther.

—«Nous ne pouvons vous céder sur ce point, répliquèrent-ils.—Eh bien! s'écria Luther, je ne disputerai pas!»

On se sépare, et toute la ville s'entretient de ce qui vient de se passer. «Luther, s'écrient partout les Romains, Luther ne veut pas accepter la dispute!... Il ne veut reconnaître aucun juge!...» On commente, on torture ses paroles, on s'efforce de les représenter de la manière la plus défavorable. «Quoi! vraiment? il ne veut pas disputer?» disent les meilleurs amis du réformateur. Ils se rendent auprès de lui, et lui expriment leurs alarmes. «Vous refusez le combat! s'écrient-ils. Votre refus va faire rejaillir une honte éternelle sur votre université et sur votre cause.» C'était attaquer Luther par son côté le plus sensible.

—Eh bien, répondit-il, le cœur rempli d'indignation, j'accepte les conditions qu'on m'impose; mais je me réserve le droit d'appel, et je récuse la cour de Rome.»

*(A suivre.)*

## DE LA PUNITION,

—OU—

### CONSIDÉRATIONS SUR LES PEINES ÉTERNELLES.

SIXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

5° LA doctrine que nous défendons répond aux enseignements du sens moral. Nous ne pouvons éviter, même si nous cherchons à le faire, de porter un jugement moral sur le caractère et les actions des autres —pas plus que sur le caractère de Dieu, tel qu'il se révèle à nous dans sa Parole et dans sa Providence. C'est afin que nous l'exercions de cette manière que cette faculté nous a été donnée. Mais il est possible que notre jugement soit faussé par les préjugés ou par un manque de connaissance. Ceci peut être corrigé; or, pour autant qu'il nous est possible d'observer et de connaître ce que Dieu est et ce qu'il fait, nous devons ou approuver ou désapprouver ses voies. Et Il s'attend à ce que nous agissions ainsi. Personne ne peut parvenir à l'aimer et à se confier en lui que pour autant qu'il a compris et senti que Dieu est juste et vrai, bon et miséricordieux. Il nous invite à considérer et à voir si ses voies ne sont pas justes et vraies tout autant que droites; à goûter et à voir combien l'Eternel est bon. Il défie ceux qui se plaignent, de montrer que ses voies à leur égard ne sont pas justes et équitables. Si elles sont ainsi, il est possible de les faire paraître comme telles, même à notre intelligence limitée, dans la mesure où nous pouvons les distinguer et les comprendre.

Or, nous déclarons sans hésitation que la doctrine à laquelle nous nous opposons, savoir que le Créateur tout-puissant infligerait des maux sans fin à des créatures faibles et dépendantes de sa puissance, ne peut s'accorder avec les exigences de ce sens moral qu'il a implanté en nous. Nous affirmons même qu'aucun homme intelligent n'a jamais été capable de croire cette doctrine. Quelqu'un peut penser ou essayer de penser qu'il y croit. On pourra peut-être l'accepter comme une doctrine théologique abstraite, et essayer de la croire possible; mais, comme fait réel, concret, elle est absolument incroyable. L'évêque Newton dit dans ses Dissertations (No. 60):

«Imaginez une créature, que dis-je, imaginez un nombre infini de créatures condamnées aux tourments pendant des âges infinis, sans avoir la moindre espérance ou possibilité d'y échapper ou d'être rachetées. Vous pouvez vous l'imaginer, mais vous ne pourrez jamais sérieusement y croire ni le concilier avec Dieu et sa bonté.»

Nous n'oublions point que les théologiens de l'église ont suggéré et discuté un grand nombre d'hypothèses et de théodicées pour justifier et expliquer cette doctrine.

Nous n'ignorons pas ce qu'ont écrit des théologiens tels que St.-Augustin, Baxter, Bates, Bellamy, Bledsoe, Burnet, Calvin, Charnock, Dwight, Edwards, Emmons, Fuller, Hopkins, Mason, Owen, Post, Taylor, Twisse, Watson, et beaucoup d'autres dont nous pourrions citer les noms. Nous reconnaissons la science, la piété, le zèle et la sincérité de la plupart d'entre eux. Ils ont témoigné d'une grande habilité de dialectique, de puissance logique, de profondeur de pensées; mais aucun d'entre eux tous, depuis le temps d'Augustin jusqu'à présent, n'a été capable de fonder sur ce principe, comme base, de l'existence nécessaire, inséparable et consciente des pécheurs dans un état de supplice éternel, une théorie qui pût être reçue comme honorable à Dieu ou conséquente avec Sa justice, Sa bonté et Sa miséricorde, ou qui satisfît la raison, le cœur ou la foi de ceux qui l'aiment et se confient en Lui—et cela non point qu'ils ne désirassent ardemment de le faire, mais parce que cela ne pourrait se faire sur le fondement fallacieux sur lequel ils ont essayé de l'établir. Rien ne peut montrer mieux l'état désespéré de cette tâche à laquelle des hommes sages et pieux se sont consacrés pendant de longs âges de discussions et d'argumentations scolastiques, que ces diverses théories de la théodicée qui ont été proposées et ont eu leurs adhérents et leur temps, puis qui ont disparu pour faire place à d'autres également non recevables et passagères.

On a dit que Dieu, étant au-dessus de toute loi, se tient lieu de loi à lui-même et n'est obligé à aucune de ses créatures; qu'elles n'ont «aucun droit qu'Il soit obligé de respecter.» Comme les païens avaient coutume de dire de leurs dieux: *Sunt superis sua jura*, «les dieux ont une justice qui leur est propre», de même on a dit que Dieu avait parfaitement le droit de faire tout ce qui lui plaisait.

«Ses actes ne doivent pas être examinés devant le tribunal de la sagesse et de la justice humaine, ni examinés suivant les règles de notre raison et de notre équité; surtout qu'il est permis à Dieu, le Créateur, de traiter une créature, *même innocente*, de n'importe quelle manière: qu'il semble bon à Dieu de l'anéantir, ou qu'il lui plaise de lui infliger quelque torture que ce soit.» (Dr. Twisse Président de l'Assemblée de Westminster.)

On dit que le péché est contre un Dieu infini et mérite par conséquent une punition d'une durée infinie:

«L'âme de l'homme mérite une punition infinie pour avoir méprisé une bonté infinie.» (Lacondre.)

Que lès pécheurs seront punis d'éternelles souffrances, non pas simplement à cause des péchés qu'ils ont commis, étant sur la terre, mais pour ceux qu'ils continueront éternellement de commettre en enfer. Qu'aussi longtemps qu'ils pèchent, ils seront punis et que, comme ils ne cesseront jamais de pécher, ils ne cesseront jamais de souffrir.

«Dieu peut punir le péché aussi longtemps qu'il existe. Celui qui pèche pendant cette vie, peut évidemment pécher pendant une autre période égale, puis une autre et encore une autre, éternellement. Il est également évident que tant que nous continuons de pécher, Dieu peut justement nous punir, s'il est vrai qu'il puisse nous punir.» (Dwight, Théologie, Sermon 167.)

Que, pour autant que les pécheurs ont une nature indestructible, Dieu ne peut les détruire ni les empêcher de pécher, ni les empêcher d'en souffrir les conséquences.

Que la punition n'est pas infligée par Dieu lui-même, mais par une loi naturelle nécessaire. A cet égard l'évêque Burnet s'exprime ainsi:

«Si quelque difficulté s'élevait dans notre esprit sur ce que cette punition, que l'on dit éternelle, paraît ne pas s'accorder avec la bonté et la justice de Dieu qui punirait des péchés limités par des tourments illimités, nous pouvons considérer, premièrement, que ce tourment ou cette souffrance est fondée sur la nature des choses et n'est point proprement un acte de Dieu, mais l'effet naturel d'une cause naturelle. Et lorsque Dieu menace de cette souffrance comme d'une punition, ce n'est en réalité qu'un avertissement aux pécheurs contre la conséquence de leur folie, leur montrant ce que leurs péchés leur attireront naturellement.» *(Boyle Lectures.)*

Que le terrible spectacle des tourments éternels, comme pénalité du péché, est nécessaire pour retenir les saints et les garder de pécher.

Que la punition des pécheurs en enfer n'est point du tout intolérable. C'est une espèce de vie inférieure, misérable, qui est tout-à-fait indigne d'un être immortel; mais elle est, après tout, telle qu'ils l'ont choisie.

«La bonté divine ne peut être accusée de cruauté pour les laisser continuer cette existence, quoiqu'elle soit très-misérable, vu qu'eux-mêmes ne voudraient point qu'elle leur fût ôtée; ni pour ne point changer leur condition qu'ils refusent entièrement de voir améliorée. Il vaut mieux pour eux sans doute de ne plus exister que d'exister; *mais cela seulement dans l'opinion* des gens sages à laquelle les damnés ne donnent point leur assentiment.» (King, *L'Origine du Mal.)*

Que les pécheurs sont réellement plus heureux dans l'enfer qu'ils ne le seraient dans le ciel. Dieu ne pourrait rien faire pour eux de meilleur, ni de plus aimable que de les envoyer là.

«L'enfer a été réservé aux damnés *par miséricorde*, parce que le ciel leur serait moins convenable.» (Walker, *Phil. de l'Incrédulité, p. 155.)*

Nous pourrions continuer pendant longtemps à présenter d'autres hypothèses; mais celles-ci doivent suffire pour le moment, car nous n'avons pas l'intention de discuter aucun de ces points pour le moment. Nous pouvons pourtant dire maintenant qu'aucune de ces hypothèses n'a répondu aux buts pour lesquels on les avait proposées. Au lieu d'enlever les difficultés morales qui se présentaient, elles n'ont servi qu'à les augmenter et à jeter toute la question de la punition divine dans une inexplicable confusion; mais si elles n'ont pu servir à aucune bonne intention, elles ont certainement vivement démontré l'impossibilité de baser sur ce dogme païen quelque théodicée qui fût honorable à Dieu, d'accord avec les enseignements de sa Parole et qui satisfît les instincts moraux que Dieu nous a donnés.

Notre principal but n'est point de démontrer ici la doctrine de la destruction des méchants, ou de faire ressortir le caractère pénal du gouvernement de Dieu. Notre objet spécial est juste le contraire; c'est de

faire ressortir l'autre côté de cette question: de parler du don précieux de la vie éternelle que Dieu fait à l'homme par un divin Sauveur. L'autre question ne vient qu'en seconde ligne et ne devrait être traitée que comme considération secondaire et alternative.

Nous nous y sommes arrêtés quelque temps simplement parce que nos adversaires persistent à la mettre en discussion et seraient mécontents qu'on la mît tout-à-fait de côté. Mais nous sommes persuadés que notre enseignement religieux a été bien trop obscurci par ces sombres opinions sur le caractère pénal de Dieu. Nos principaux systèmes de théologie ont été édifiés trop exclusivement sur des théories de gouvernements. On n'a que trop donné la prééminence à l'idée de récompenses et de punitions dans l'instruction religieuse, et on a laissé trop peu de place aux attributs de bienveillance, de bonté, de grâce et d'amour de notre Père céleste. Il en est résulté que la société religieuse croit en général que le but principal que Dieu a en vue, c'est de gouverner, de récompenser et de punir ses créatures, et que le but réel qu'ils doivent poursuivre est d'échapper à sa terrible justice, ou du moins de chercher à obtenir le don d'un bonheur et d'une joie éternelle qu'il a à dispenser. Comme des enfants qui sont à l'école sous les yeux d'un maître et ne pensent qu'à échapper aux effets de son déplaisir ou à mériter les récompenses qu'il accorde pour les stimuler à faire des progrès, oubliant ainsi entièrement le principal but de leur éducation, nous sommes ainsi disposés à adopter les mêmes idées si basses et si fausses sur l'économie et l'administration divine; et nous oublions trop facilement que l'objet de notre tutelle et de notre discipline ici sur la terre est de nous rendre propres à vivre d'une vie plus élevée et supérieure, dans laquelle nous ne pouvons être introduits que lorsque nous serons prêts à y entrer et que nous en serons dignes.

La fonction essentielle des parents n'est point de diriger leurs enfants, de les punir quand ils font mal et de les récompenser quand ils font bien. Ils ne le font que dans le but plus noble de les former à une vie vertueuse, utile et prospère. De fait, l'idée de direction doit être reléguée à l'arrière-plan, et ils doivent être stimulés autant que possible par de meilleurs motifs que la crainte de la punition ou l'espoir de la récompense.

Il est vrai qu'on ne saurait se dispenser de la loi et de ses sanctions, de ses récompenses et de ses pénalités dans un stage disciplinaire de l'être humain; mais ces motifs appartiennent à une période imparfaite de la vie. L'obéissance légale vaut mieux que l'absence de l'obéissance. Peut-être est-il nécessaire que d'abord on l'apprenne; mais l'obéissance inspirée par l'amour vaut mieux et devrait suivre immédiatement. La spontanéité d'action dans le chemin d'une sainte obéissance est encore meilleure. Dieu voudrait nous amener et nous élever à ce degré plus parfait de vertueuse obéissance. Les anges accomplissent la volonté de Dieu, c'est-à-dire qu'ils font ce qui est pur, bon, aimable, spontanément et non point parce qu'on le leur commande ou qu'on l'exige de leur part. Ils n'ont pas besoin de réfléchir et de considérer les avantages ou les désavantages d'une telle conduite. Il est bien possible, même probable, qu'ils aient dû passer par cette discipline inférieure par laquelle nous passons maintenant, avant d'atteindre ce degré supérieur et parfait d'une vie sainte. Il est possible qu'il soit nécessaire que toutes les créatures morales fassent l'expérience de ce qui est naturel, avant de pouvoir entrer dans l'état de ce qui est spirituel. C'est pourquoi l'apôtre dit: «Mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est animal [ou naturel] et ce qui est spirituel vient après.» 1 Cor. 15:46. Quoi qu'il en soit, il est parfaitement évident que nous avons besoin de porter le joug dès notre jeunesse, d'être formés et disciplinés pour arriver à ce degré supérieur de conduite que l'Evangile nous propose dans des couleurs si vives. C'est justement ce que notre Père céleste fait pour nous et avec nous dans ce stage inférieur et terrestre de notre existence. Il voudrait nous rendre propres à jouir, après cette vie, d'une vie plus excellente, nous y élever et même nous amener à être en communion avec Lui dans un éternel bonheur; et c'est ce qu'Il fera si nous voulons nous soumettre à son éducation et à sa discipline.

Mais si ceci est inefficace, s'il y en a qui ne sont point amenés à être en union et en harmonie avec Lui-même et avec tout ce qui est vrai, bon et aimable, alors ils doivent être enlevés et détruits comme quelque chose qui encombre le sol—non pas préservés afin que Dieu puisse leur infliger des tourments éternels et pour que Dieu et les saints qui sont dans le ciel puissent éternellement les voir, dans d'impuissantes et irrémédiables tortures—mais pour être détruits avec chagrin et pitié de la part du Créateur et de la part de tous les saints qui sont dans le ciel, mais, quoiqu'il en soit, détruits d'une destruction éternelle, parce qu'ils n'ont pas voulu être sauvés.—Tiré de *Life Everlasting* par J. H. Pettingell.

## «IL A PORTÉ NOS DOULEURS.»

Il en est quelques-uns d'entre nous qui ont éprouvé ce que c'est que la douleur; nous avons peut-être su, de temps à autre, ce que c'était que de souffrir amèrement; nous pouvons nous souvenir de quelque jour d'angoisse ou de quelque nuit où nos âmes étaient remplies de ténèbres épaisses. Mais nos chagrins furent passagers; nous n'avons point épuisé la souffrance pendant le jour où nous avons souffert, et nous n'avons point connu les profondeurs de la tristesse dans l'heure où nous l'avons goûtée. Mais il est dit de Christ, qui fut ému au sentiment de nos infirmités et tenté comme nous en toutes choses, qui but l'amertume de la douleur et porta nos péchés en son corps sur le bois: «Il est le méprisé et le dernier des hommes, un homme de douleur et qui sait ce que c'est que la langueur.» Il sut ce que c'était que la douleur. Jour et nuit il en était pénétré; année après année il porta sur son cœur le fardeau de l'affliction, du chagrin et de la culpabilité des hommes. Il fut méconnu, calomnié, accusé, trahi, poursuivi; il souffrit les moqueries, la honte, la crucifixion et la mort. Il mesura l'étendue des souffrances humaines et sonda les profondeurs du malheur des humains. *Il sut ce que c'est que la langueur;* et après avoir pris connaissance de nos douleurs, il offre de nous faire connaître les félicités éternelles. Quel incomparable échange, quel riche privilége! Mais quel immense prix le Sauveur ne paya-t-il pas afin de pouvoir amener plusieurs fils à la gloire! Auteur de notre Salut, il fut rendu parfait par les souffrances, portant nos douleurs, se chargeant de nos langueurs et, par la grâce de Dieu, mourant pour tous les hommes.

Pour louer du Seigneur, l'inconcevable amour,
Monts et rochers rompez votre silence;
Et vous humains, chantez à votre tour
D'un si auguste don l'admirable excellence.

—*Extrait.*

# A LA JEUNESSE.

## ROME PAIENNE ET LA PROPHÉTIE.

ROME a été la puissance la plus extraordinaire qui ait jamais existé. Son organisation municipale constitue seule une sorte d'*antinomie* historique; son développement rapide, son amour des conquêtes, son insatiable soif des richesses, ses cruautés inouïes, sa corruption sans égale: tout en faisait un peuple particulièrement terrible, redoutable et destructeur—une espèce de type de force brutale et diabolique. Aussi le voyons-nous représenté comme tel dans la prophétie.

L'histoire de Jules César, que nous avons publiée dernièrement et terminée dans notre dernier numéro, contient à elle seule d'étonnants accomplissements de ce qui avait été prédit à Babylone il y a 2400 ans, par le prophète Daniel, lorsqu'il décrivait l'empire romain tel qu'il l'avait vu dans les visions de Dieu. L'extrait que nous donnons ci-dessous de l'admirable ouvrage de Gaussen: *Daniel le Prophète*, fera voir à nos lecteurs la précision avec laquelle la prophétie dépeint cet incomparable empire.

«Après celle-là, je regardai dans les visions de la nuit; et voici la quatrième bête, qui était épouvantable, affreuse et très-forte: elle avait de grandes dents de fer; elle mangeait et brisait, et elle foulait à ses pieds ce qui restait; elle était différente de toutes les bêtes qui avaient été avant elle, et elle avait dix cornes....» Dan. 7:7.

Remarquez d'abord le premier trait de la bête romaine, son insatiable et désolante voracité.

*Elle mangeait*, est-il écrit. Ce mot de notre verset 7 porte un grand sens. Aussi est-il encore répété plus tard, au verset 19: *elle mangeait.*

Rome, en effet, a différé par ce trait de tous les plus méchants empires de ce monde; et rien de pareil ne s'est jamais vu dans l'histoire des nations. Vous êtes-vous jamais figuré ce grand fait historique, un peuple tout entier se faisant nourrir six cents ans par les nations vaincues? Certes, un trait si monstrueux, un trait si prolongé, devait être consigné dans la prophétie. Aussi l'a-t-il été: *elle mangeait*, est-il écrit.

Il faut que vous sachiez que, durant plus de six cents années, tous les peuples vaincus ont dû fournir gratuitement et régulièrement, à chaque citoyen de Rome, son pain, d'abord, c'est-à-dire son orge et son froment, mesurés par muids de 16 setiers; puis ensuite sa viande de porc, mesurée par livre de 12 onces; puis enfin, même son huile et son vin, mesurés par conges de 6 setiers... Dans ce but, des navires arrivaient continuellement d'Asie, de Sicile, de Sardaigne, d'Afrique, d'Egypte, d'Espagne et de France... L'Egypte seule fournissait à Rome, tous les ans, 20 millions de muids de froment, soit 1,700,000 hectolitres; l'Afrique en fournissait le double. A ces distributions permanentes, privilége inaliénable du citoyen romain, on joignit tantôt de fréquentes gratifications en argent (César, par exemple, fit donner 400 sesterces à chaque citoyen); tantôt des largesses militaires... Comptez par

exemple, pour chaque soldat, les 2,500 francs que le sage Marc-Aurèle fut obligé de donner par tête à son avénement; puis multipliez cette somme par les 400,000 soldats que l'Empire avait pour sa défense, et jugez enfin, par tous ces faits réunis, de l'épuisement des provinces, des exactions des gouverneurs, et du malheur des vaincus; mais surtout admirez encore ici la justesse divine de cette parole du prophète: *elle mangeait*.

Et c'est là l'histoire de vingt générations! Ce repas que la bête romaine faisait aux dépens de toute la terre a duré plus de six siècles. Il avait commencé du temps des Gracques, 200 ans av. J.-C.... Le peuple de Rome mangeait; et le monde entier travaillait pour lui, pendant que, fainéant et cruel, il se passionnait à ses fêtes de cirque.

Il est encore dit en ce même verset 7: *Elle foulait aux pieds ce qui restait* Expliquons ces paroles. Elles sont destinées à dépeindre l'extrême dureté du gouvernement de Rome et ses rigueurs impitoyables à l'égard des vaincus. Malheur aux vaincus! c'était sa maxime. Tous leurs trésors devaient aller à Rome; il leur fallait renoncer à leurs lois, à leurs mœurs, à leur langue même; dans toutes leurs provinces rurales, on voyait les hommes libres, découragés par des exactions incessantes, abandonner l'agriculture pour se réfugier dans les villes; en sorte qu'en tous lieux, on dut finir par ne plus cultiver la terre que par des esclaves... Si quelque province, par trop opprimée, essayait de résister, malheur, trois fois malheur à cette province! La bête la foulait de son pied puissant et la déchirait de son ongle d'airain. Elle y tuait, sans pitié, les hommes faits; elle y vendait ensuite, «sous la couronne» les enfants et les femmes que le glaive avait épargnés. On appelait ces malheureux «servi» (serfs); c'est-à-dire «servati» ou «conservés» (du milieu du massacre). De nombreux marchands d'esclaves, qui suivaient les armées romaines pour se jeter sur les vivants comme les vautours sur les morts, emmenaient bientôt en Italie leur souffrante marchandise, et allaient en approvisionner les marchés des villes ou les boucheries du cirque. Car il faut encore que je vous dise ce que le peuple romain faisait de ses esclaves, et que pour cela, je passe au dernier trait de la quatrième bête, je veux dire à son incomparable cruauté.»

Il est écrit au verset 7: «épouvantable et affreuse;» et au verset 19: «fort terrible;» mais dans le chaldéen de Daniel, c'est le même adjectif qu'on a traduit par *épouvantable*; tandis que, au premier terme du verset 7, l'adverbe qui l'accompagne signifierait plutôt *merveilleusement épouvantable, excellemment terrible*.

Toute l'histoire romaine, vue de près, n'est durant douze cents années, qu'une scène continue d'atroces cruautés. Il faut les voir à l'œuvre, je ne dirai pas dans leurs guerres (toute guerre est cruelle); mais dans leurs lois, dans leurs mœurs, dans leur vie, que dis-je? dans leurs joies et jusque dans leurs festins, pour se faire une juste idée de leur férocité, et pour reconnaître qu'il n'y eut jamais sous le soleil un peuple à qui convinssent mieux ces paroles de Daniel: *Epouvantable, affreuse et merveilleusement terrible.* Et quels supplices que les leurs! Pour les esclaves, la croix; pour les hommes libres, la verge avec la hache.... car ils n'auraient pas voulu couper une tête sans que l'homme eût été auparavant déchiré par les verges, souvent même jusqu'à la mort.

Et quels jeux encore que les leurs?—Point de fêtes sans du meurtre.—Ce peuple incomparable trouvait dans le spectacle de la souffrance, des blessures, du sang et de la mort, je ne sais quel inconcevable raffinement de volupté. Tous les jours, des jeux de gladiateurs, combattant par paires dans les cirques, dans les rues, dans les places publiques ou dans les cours des palais; des combats contre des lions ou des tigres; des hommes dévorés par des chiens ou écrasés par des éléphants. Et ces jeux de cannibales étaient si profondément conformes au caractère national de la bête, qu'on y voyait assister les dames romaines et jusqu'à leurs prêtresses vestales, sans pudeur et sans effroi. Qu'on juge des hommes, chez un peuple où les femmes mêmes prennent de tels ébats!

Après que César eut subjugué les Gaules, l'or de ce pays avait passé dans Rome avec tant d'abondance qu'on l'y vendait pour neuf fois seulement son poids d'argent; et d'après les calculs de Plutarque, César avait, en neuf ans de conquêtes, pris de force 800 villes, soumis 300 nations et défait en une suite de batailles rangées, 3 millions de soldats, dont un million avait péri sous le glaive et dont l'autre million, vendu «sous la couronne,» était allé mourir dans l'esclavage.

Ainsi marchait la quatrième bête dans sa fureur; ainsi s'accomplissaient les saintes Ecritures de Dieu; ainsi se développait à travers les âges l'étonnant caractère qu'elles avaient tracé de ce fatal empire. Ainsi l'histoire reproduisait-elle la prophétie dans ses traits les plus improbables et les plus inouïs.—La quatrième monarchie avait donc paru, telle que Dieu l'avait décrite par la bouche de Daniel tant de siécles à l'avance, *grande, dévorante, affreuse, épouvantable, merveilleusement terrible;* en un mot, incomparable.»

Et si la quatrième monarchie universelle, ajouterons-nous, est venue à l'heure indiquée par les prédictions de Dieu, jouer son rôle sur le théâtre du monde: si cette parole: «Ces quatre grandes bêtes, me dit-il, sont quatre rois qui s'élèveront de la terre», s'est accomplie à la lettre, cette autre qui la suit: «ET *les saints du Souverain recevront le royaume*, et y règneront jusqu'au siècle des siècles» est-elle d'un accomplissement moins certain? «Je suis l'Eternel, je hâterai ceci en son temps», est-il dit. Esa. 60: 21, 22. Et l'heure est là!

## VIE DE JOHN NELSON,

### UN DES COLLABORATEURS DE JOHN WESLEY.

### CHAPITRE X.

A MON retour à Epworth on me demanda de me rendre à Haiton, et plusieurs frères de Grimsby s'y rendirent avec moi. Lorsque nous arrivâmes dans cet endroit, un frère m'avertit que quelques hommes s'étaient enivrés dans le dessein de me tuer. Je lui répondis que Dieu était ma défense et qu'il saurait me délivrer de leurs mains. Aussitôt que ces derniers surent que j'étais arrivé, ils accoururent avec d'énormes bâtons dans le lieu de l'assemblée, les uns chantant des psaumes, les autres jurant et blasphémant; mais je les réprimandai au nom du Seigneur, et Dieu mit une bride dans la bouche des méchants, et ils écoutèrent patiemment pendant que je leur parlais de la nécessité de se sanctifier en ce monde, afin de ne point être damnés pour l'éternité. A la fin, je m'écriai: «J'en appelle à la conscience de tous que je n'ai point prêché mes propres paroles, mais les paroles du Seigneur.» Un monsieur me répondit: «Nous admettons que tout ce que vous avez dit est vrai; pourtant vous méritez d'être mis aux fers pour l'avoir prêché dans les rues.»

Il y avait quelque temps que je travaillais dans le Yorkshire, lorsque M. J. Wesley me fit demander à Londres. Mais mes habits étaient tellement usés que ma femme me dit qu'il n'était point convenable que je me rendisse où que ce soit dans un tel état, sur quoi je lui répondis que je les avais usés au service du Seigneur et qu'il ne me laisserait pas longtemps dans cette nécessité. Deux jours après, un marchand de notre voisinage (qui n'appartenait pas à notre église) m'apporta deux pièces de drap pour m'en faire un habillement complet. Je vis ainsi combien le Seigneur a soin de ceux qui se confient en lui.

Aussitôt qu'il me fut possible, je partis pour Londres en m'arrêtant à Nottingham pour y prêcher.

Après avoir passé quelques jours à Londres, M. Richards et moi nous partîmes pour Oxford. En nous y rendant, nous prêchâmes à Wycombe. Nous passâmes le jour du repos à Oxford où les étudiants se conduisirent grossièrement à notre égard; mais le Seigneur les empêcha de maltraiter le peuple ou d'interrompre mon discours.

Nous nous rendîmes de là à Bristol. Après avoir passé quelques jours dans cette ville et avoir prêché à Bath, MM. Wesley, Downs et moi partîmes pour Cornwall. M. Downs et moi n'avions qu'un cheval, de sorte que nous allions à pied chacun à son tour. M. Wesley s'arrêta à Saunton Cross et à Exeter pour y prêcher, et nous prenions généralement les devants, tandis que M. M. Wesley et Shepherd venaient après nous.

Un jour que nous avions fait vingt milles sans nous arrêter, nous arrivâmes dans un village où il n'y avait point d'auberge et où l'on nous dit que nous ne pourrions en trouver que douze milles plus loin. Venez, dis-je à frère Downs, il nous faut vivre par la foi; demandons quelque chose dans cette maison, ce que nous fîmes; aussitôt une femme nous reçut en disant: «Nous avons du pain, du beurre et du lait pour vous, et de bon foin pour votre cheval.» Lorsque nous fûmes restaurés, j'offris à la femme un shelling qu'elle refusa d'abord, mais j'insistai pour qu'elle l'acceptât. Nous atteignîmes Bodnime le soir, mais MM. Wesley et Shepherd n'arrivèrent que très-tard, ayant perdu leur chemin dans une lande de quatre lieues d'étendue. Nous nous rendîmes à Saint Juste où nous demeurâmes trois semaines, prêchant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Pendant tout ce temps, M. Wesley et moi couchions sur le plancher. Il avait mon habit pour oreiller, et moi j'avais un livre de Notes sur le Nouveau Testament par Burkit. Un matin vers trois heures, M. Wesley se tournant vers moi et, remarquant que j'étais éveillé, il me frappa sur l'épaule en disant: «Frère Nelson, ayons bon courage! Il me reste encore un côté entier; la peau n'est entamée que d'un côté.» Nous prêchions généralement sur la place publique, allant d'un endroit à un autre, et il était bien rare que quelqu'un nous offrît à boire ou à manger. Un jour que M. Wesley avait prêché sur la vision des os secs dans Ezéchiel et que le peuple avait été très-ému, il arrêta son cheval auprès d'une haie pour cueillir des mûres et me dit: «Frère Nelson, nous devons être bien reconnaissants de trouver des mûres en assez grande quantité: c'est la meilleur contrée que j'aie jamais vue pour y acquérir de l'appétit, mais la plus mauvaise pour y obtenir de la nourriture; les gens pensent-ils que nous puissions vivre de prédication?» Je répondis: «Je ne sais ce qu'ils pensent; mais quelqu'un m'a offert à manger lorsque je suis venu de Saint-Juste, et j'ai mangé de grand cœur du pain et du

miel.»—«Vous avez eu de la chance, me dit-il, j'ai pensé demander un morceau de pain dans la maison devant laquelle j'ai parlé au peuple, mais je l'ai oublié jusqu'au moment où je fus loin de la maison.

Un dimanche, après avoir prêché dans un endroit le matin, et l'après-midi dans un autre, je me rendis à Innor, pour y prêcher le soir. J'y arrivai au moment du culte de l'après-midi. Pendant son sermon, le ministre dit: «Il y a là des gens qui prêchaient cette doctrine papiste de la *justification par la foi.* Je vous engage donc à ne pas aller les entendre.» Lorsque le service fut achevé, j'allai me placer sur une grosse pierre à quelques cents pas de l'église et je commençai à chanter une hymne; je crois que toute l'assemblée qui était dans l'église vint m'écouter. Je leur montrai, suivant la connaissance que Dieu m'a donnée, ce que c'est que la foi de l'Evangile et ce que c'est que la foi de l'église de Rome. Je restai là quinze jours et il résulta de mes travaux une grande bénédiction pour moi-même et pour ceux qui vinrent m'entendre.

M. Wesley m'écrivit de Bristol de me rendre auprès de lui, tout en m'arrêtant en chemin dans trois endroits qu'il me nommait. Pendant que j'étais en chemin pour Bristol, la pluie me surprit dans la lande et je fus mouillé jusqu'aux os; mais par la providence de Dieu, je trouvai une maison où j'avais passé en venant et à laquelle j'allai heurter. En reconnaissant ma voix, la maîtresse de la maison s'écria: «Que le Seigneur vous bénisse! entrez!» Aussitôt que je fus dans la maison, on me fit changer de vêtements; on m'offrit quelque chose de chaud pour mon souper; puis nous chantâmes un cantique, nous priâmes, et je leur fis une exhortation le même soir; le matin, mon hôte avait parcouru le village et un autre village voisin, de sorte que trois cents personnes attendaient que je leur prêchasse. Tous parurent recevoir la Parole avec joie. J'appris peu après que cet homme et sa femme qui nous avaient accueillis, avaient reçu le Seigneur qui nous avait envoyés auprès d'eux.

Un soir que j'avais prêché à Exeter, un ministre m'invita à souper. Il me dit, comme nous marchions ensemble: «Je n'oserais pas prier comme vous avez prié ce soir; vous avez demandé à Dieu de vous accorder quelque fruit de votre prédication dans cette place, comme il vous l'avait accordé ailleurs Je prêche depuis bien des années, et je ne puis dire que j'aie jamais vu des fruits de mon travail et que quelqu'un ait jamais été converti par mes prédications.» Je lui répondis que s'il n'était point converti lui-même, et que s'il n'avait pas de plus grande mission que celle que l'homme peut donner, il pourrait prêcher toute sa vie sans convertir une seule âme.

Lorsque nous eûmes soupé, il me demanda comment M. Wesley agissait; et lorsqu'il sut la manière dont il vivait et comment il était traité par des méchants, il dit: «Si c'est là le chemin du ciel, je pense que je n'y arriverai jamais; ma chair n'est point d'airain ni mes os de fer.» «Vous ne savez pas ce que vous pouvez supporter avant de l'avoir essayé,» lui dis-je. Il me répondit qu'il croyait que M. Wesley était le plus grand homme du royaume, mais qu'il était trop austère. Nous parlâmes ainsi jusqu'à onze heures, et nous nous quittâmes en bons amis. Je ne le revis plus, mais j'appris depuis qu'il avait invité M. Wesley à prêcher dans son église, et que Dieu en avait fait un instrument pour convertir les pécheurs.

Je prêchai le lendemain matin, puis je me rendis à Axminster, où je parlai à trois heures de l'après-midi à des auditeurs très-attentifs, quoique ce fût un jour de foire.

Le jour suivant je prêchai à Thorngrove. Un monsieur fut convaincu de la vérité ce soir-là, comme je l'appris quatre ans plus tard, alors qu'il envoya quatre guinées à ma femme, dans un moment très-opportun; car elle avait emprunté la même somme à un voisin et le temps du paiement était venu sans qu'elle sût où trouver cet argent. Je passai ensuite quinze jours à Bristol où je fus richement béni. En me rendant à la maison, je m'arrêtai le jour du Sabbat à Malt Cross, où je parlai à une foule attentive et tranquille; mais le lendemain étant un jour de fête, on lançait des feux d'artifice sur la place du marché et, comme je tenais une réunion, quelques hommes vinrent pour me déranger avec des pétards dont l'un tomba à mes pieds, mais une femme le poussa plus loin. L'homme qui l'avait lancé l'ayant voulu reprendre, il éclata dans sa main; il s'en alla en secouant la tête. Un autre voulut m'en lancer un tout allumé à la figure, mais comme je ne me tournai pas de son côté aussi tôt qu'il l'avait espéré, il brûla dans sa main. Après que j'eus fini de parler, un soldat de l'armée, un sergent, s'approcha de moi les larmes aux yeux et me dit: «En présence de Dieu et de tous ces gens, je vous prie de me pardonner; car je suis venu dans le but de vous empêcher de prêcher; mais lorsque j'ai vu que personne ne voulait se joindre à moi, je suis resté pour écouter et je suis convaincu du déplorable état de mon âme; je crois que vous êtes un serviteur du Dieu vivant.» Il m'embrassa et s'en alla en pleurant.

## «EL-MAHDI»

—LE—

## FAUX PROPHÈTE DU SOUDAN.

Le mot arabe «El Mahdi» signifie simplement chef ou guide. Quoiqu'il ne se trouve point dans le Coran, ce mot était fréquemment employé dans les premiers jours de l'islamisme, comme nom ou comme titre. C'est ainsi qu'il fut donné à Abu-al-Kasim-Mahomet, le fondateur de la dynastie fatiniste en Afrique, l'an 908 de notre ère. Les partisans de ce Calife le reconnaissaient comme le Guide ou Prophète prédit par le législateur d'Arabie, 300 ans après lequel le soleil devait se lever à l'ouest. Ceci fut interprété comme signifiant que la nouvelle dynastie du Mahdi devait alors prendre l'ascendant. Les Mahométans du nord de l'Afrique ont sans doute conservé jusqu'à aujourd'hui une version modifiée de cette tradition. L'idée que les Mahométans se font du Mahdi peut s'exprimer d'une manière générale en ces termes: Ce sera un descendant de Mahomet qui apparaîtra dans les derniers jours pour extirper la méchanceté, pour venger le sang des Imans qui ont été injustement mis à mort, et pour établir un règne universel de justice. Ces opinions sont entièrement fondées sur les «sentences» de Mahomet qu'ils regardent, lorsqu'elles sont authentiques, avec autant de respect que le Coran. Il circule plusieurs milliers de ces «sentences» et les prêtres mahométans n'ont jusqu'à présent formulé aucune règle par laquelle on peut distinguer les vraies des fausses. Quoi qu'il en soit, l'opinion générale des Mahométans est que leur «El Mahdi» va paraître.

Les traditions à ce sujet sont rares et peu positives, et se trouvent pour la plupart dans un recueil d'«odes» attribuées au beau-fils de Mahomet et aux quatre califes qui lui succédèrent. Ces traditions s'accordent toutes à dire que le prophète va paraître à la fin des temps et il en est parfois parlé comme étant le précurseur de la résurrection générale. Les enseignements des savants mahométans sont très obscurs à cet égard, et il n'est point surprenant que les théologiens sont embarrassés d'en donner quelque opinion judicieuse. Quant au Mahdi du Soudan, Mahemet Ahmed, l'Uléma du Caire, a pris sur lui de déclarer qu'il devait être un imposteur, car le vrai prophète doit venir de l'est. On prétend que le Sultan caresse pourtant l'espérance que ce serait le prophète prédit —ses succès en étant la preuve la plus authentique—lors même qu'il ne descende pas en ligne directe du grand prophète. Il est peu douteux que l'obséquieux Uléma de Constantinople ne se fît quelque scrupule d'encourager cette croyance si elle promettait quelque avantage.

On ne connait pas d'une manière précise l'origine du prétendant égyptien, Mahomet Ahmed. Il est originaire du Soudan, d'une famille obscure, mais dongolan par descendance. Il est âgé de près de cinquante ans. Il y a quelque vingt ans qu'il était domestique d'un Français, le Dr. Peney, médecin en chef du Soudan égyptien. Même à cette époque, il prétendait être chargé d'une mission surnaturelle. Peu après, il fut emprisonné à Chakka pendant cinq mois par Gessi Pacha, lieutenant de Gordon Pacha, à cause de ses intrigues. Il a conservé sur cet emprisonnement une rancune profonde et en toute occasion il a tiré de cet affront une vengeance sanglante sur les étrangers et les chrétiens égyptiens (les Coptes).

De nombreux articles de journaux ont dès lors parlé du Mahdi. Il passa pour un ermite pendant quelques années dans l'île d'Alla située sur le Nil, où il fit un grand nombre d'adhérents et amassa de grandes richesses en imposant des tributs. Le gouverneur général du Soudan Reouf Pacha, ayant donné ordre de s'en emparer, il en résulta le massacre de l'expédition et la fuite du Mahdi et de ses partisans dans les hautes montagnes de Courdofan. Depuis cette époque, sa carrière a été une suite non interrompue de succès. Son premier triomphe important fut la prise, en janvier 1883, de la principale ville du Soudan, El-Obeid, et il finit par anéantir, il y a quelque temps, l'armée égyptienne sous le commandement d'un officier anglais, Hicks Pacha.

En se déclarant le Mahdi attendu, et en proclamant la guerre sainte, Mahomet Ahmed s'appuyait principalement sur les tribus arabes au nord du Soudan. Ces races professent un mahométisme des plus fanatiques et le caractère, belliqueux, joint à leur bigoterie religieuse les rend bien propres à exécuter les plans ambitieux du prétendant. De plus, lorsque l'Uléma du Caire se déclara contre le Mahdi, il fit distribuer parmi les tribus près de quatre mille exemplaires d'un document imprimé, traitant de cette décision. Ce document fut regardé comme un attentat du gouvernement égyptien déjà si impopulaire parmi eux. Bien loin de faire du tort au Mahdi, cette manifestation ne fit qu'augmenter rapidement ses forces et son ascendant. Il faut ajouter à cet appui du fanatisme du Soudan, que le prophète est soutenu par tous les marchands d'esclaves de cette vaste région, irrités qu'ils sont de ce que le gouvernement égyptien, sous l'inspiration de l'Angleterre, ait tenté de mettre fin à leur commerce de chair humaine.

De cette facon, le prophète du Soudan joue un triple rôle: il prétend aux honneurs et à la mission du sacré «Chef» de la tradi-

tion mahométane; il est à la tête d'une révolte contre l'autorité égyptienne et ses impôts, et l'instrument vengeur des grands marchands d'esclaves de ces contrées reculées. On avance naturellement surtout et d'une manière très-ostensible, sa «mission» religieuse. Dans une proclamation qui a paru l'hiver dernier, reconnaissant comme Prince «notre bien-aimé Cheik Mansour, fils d'Abd-el-Kakim», le prophète dit: «Quiconque se soumet à lui se soumet à nous; quiconque lui désobéit nous désobéit et à Dieu lui-même et à son prophète. Faites tous pénitence devant Dieu et délaissez toute habitude mauvaise et défendue, telles que les œuvres honteuses de la chair, l'usage du vin, du tabac, le mensonge, la désobéissance aux parents, le brigandage» etc. «Tous ceux qui se permettent d'ignorer ces principes, désobéissent à Dieu et à son prophète et seront punis suivant la loi. Faites vos prières aux heures voulues et donnez la dîme de vos revenus, la payant au Prince Cheik Mansour, de sorte qu'il puisse le remettre au trésor d'Islam», et ainsi de suite. Ceci suffit à donner un aperçu du document.

Ce qu'il y a à craindre dans le cas où le prétendant s'emparerait de Kartoum, c'est que non seulement les grands établissements de commerce des étrangers (surtout des Français) seraient détruits, mais la révolte des paysans égyptiens et l'établissement stable de l'esclavage. De plus, le gouvernement français a été troublé par la présence des émissaires du Mahdi qui fermentent un soulèvement parmi les Mahométans de Tunis et de Tripoli; et le gouvernement Turc a les mêmes sujets d'inquiétude quant aux côtes orientales de la mer Rouge. Il y a même quelques pessimistes qui croient que le gouvernement anglais doit craindre que ses vastes possessions musulmanes ne soient en danger. Il est certain qu'à moins que les progrès de Mahomet Ahmed ne soient arrêtés, il est à craindre quelque terrible cataclysme. Jusqu'à présent, lorsqu'il s'est emparé des villages qui lui ont fait résistance, il a massacré et la garnison et les habitants. «Sa mission», comme il le prétend, est vigoureuse afin de réunir les «fidèles» en un règne de «justice» et de livrer à l'épée tous les infidèles.—*H. W. Campbell.*

# Tempérance

**Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: BUVEZ DU VIN. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. XXXV, 11.**

## UNE VOIX ENTRE MILLE.

NOUS reproduisons ci-dessous une lettre reçue il y a peu de jours. Il n'est pas besoin que nous en fassions l'appréciation: elle parle d'elle-même.

MONSIEUR:—J'ai lu dans le dernier numéro des SIGNES DES TEMPS un fragment de la lettre que je vous ai adressée. J'avoue que je ne suis pas digne qu'on reproduise les lettres d'un pauvre et obscur paysan qui est de plus victime d'une passion qui a pris chez lui des racines si profondes qu'elle rend infructueux tous les efforts faits pour la déraciner. Ce vice a été et est encore mon malheur et celui de ma famille. Je ne crains pas de le proclamer bien haut, afin que tout le monde le sache: une fois qu'on a pris et contracté ce vice des cabarets, de la boisson, sans un secours spécial de la Providence, il est impossible d'en pouvoir guérir. Mais on ne peut se faire une idée de la force de volonté qu'il faut pour y arriver. Je vous parle par ma propre expérience—celle d'une victime qui reconnaît et confesse le mal, qui a la volonté de le combattre.

Il faut que je vous dise, Monsieur, l'origine de cette funeste passion. Elle vient de l'exemple et d'un manque de prudence de la part de mon pauvre père. Fils unique, livré à lui-même à 16 ans par la perte de son père (homme qui n'avait jamais mis les pieds dans un cabaret), il ne but pas de vin, encore moins de l'eau-de-vie, jusqu'à l'âge de 25 ans. Ensuite, entraîné par les mauvais compagnons, il devint un habitué du cabaret. Il est vrai que, par la grâce de Dieu, il n'est pas tombé dans un abrutissement complet; mais toujours est-il qu'il a gravement amoindri son patrimoine. Enfin, pendant les dernières années de sa vie, il a pris en aversion les cabarets, surtout l'eau-de-vie. Il a fait vœu d'abstinence complète et est décédé le 16 avril 1882, en déplorant ouvertement son triste penchant pour les cabarets, reconnaissant ses fautes et avouant publiquement que si, dans ses vieux jours, il avait été bien souvent obligé de se priver de quelque douceur, ou de quelque chose de nécessaire, c'était la boisson qui en était la cause.

Moi, Monsieur, fils unique aussi, ayant perdu ma mère à l'âge d'un an, je fus élevé par des tantes, mon père étant resté veuf. Jeune, il me conduisit avec lui au cabaret, auquel je finis par prendre goût; aussi m'efforçais-je de me trouver autant que possible dans la société de mon père. Je me mis ainsi à fréquenter les cabarets dès ma jeunesse. Mon plus grand malheur fut que mon père toléra en moi ce penchant, dans le temps où j'aurais dû être repris sévèrement. A dix-huit ans, j'allai à Paris où je fus garçon marchand de vin. Depuis mon retour de Paris à ce jour, ayant contracté les habitudes de la boisson, j'ai continué une vie de cabarets. La boisson, les auberges m'ont entraîné dans des affaires où s'est engouffrée une bonne partie de mon patrimoine, ou plutôt celui de mon père.

J'ai passé quatre ans dans des positions impossibles à décrire. Aussi ai-je dénommé les quatre dernières années pour des années terribles... passage de la justice de Dieu. La cause de toutes ces misères c'est, en première ligne, la boisson, les auberges; en seconde ligne, les procès ou, pour dire autrement, un esprit d'orgueil, de fierté; mais sans les cabarets, le second mal n'aurait pas pris chez moi. Je n'ai point honte de faire connaître mes turpitudes passées et mes folies; je pense qu'en vous avouant en toute franchise ma misère, j'en éprouverai du soulagement. Je suis tombé bien bas, il est incontestable. Mais aussi ne serait-il pas glorieux si, par la grâce de Dieu, je parvenais à sortir victorieux et à me relever, comme je l'espère!

Je travaille à ma conversion; mais que c'est difficile de redresser un arbre vieux! Ce serait facile si les cabarets n'étaient pas la pierre continuelle d'achoppement de milliers de résolutions, et si l'on n'était pas toujours en danger à cause des entraînements. Mes progrès sont faibles; cependant je veux arriver quand même; j'ai une famille: il faut que je lui donne un exemple, il le faut. J'ai tourné vers Dieu mon regard; il m'a puni et il m'a aussi protégé.

Cher Monsieur, j'espère que mes lectures assidues des SIGNES me feront un bien immense et que moi, parvenu à me corriger, à rompre ma chaîne, mon esclavage, je ferai à mon semblable ce que des hommes généreux auront fait pour moi! . . . .»

## «VOUS EN ÊTES RESPONSABLE.»

ON demanda un jour à un ministre, dont la louange est dans toutes les bouches, de visiter une famille qui était dans la plus grande détresse. Il s'y rendit immédiatement.

En route, il rencontra un de ses collègues auquel il fit le triste récit de ce qui l'avait fait sortir de chez lui. Le ministre nouveau-venu fut intéressé par ce récit et se décida aussitôt à accompagner son ami dans sa visite.

La scène qui se présenta à la vue des deux amis, lorsqu'ils franchirent le seuil de cette pauvre demeure, est une de celles qu'on ne saurait oublier. Dans une chambre destituée de tout ce qui peut rendre une demeure confortable, se mourait une femme encore jeune; mais sur ses traits amaigris, se distinguaient parfaitement les traces des privations, de la souffrance et des soucis. Un jeune enfant gémissait faiblement à côté de sa mère; mais cette dernière était sourde à ses plaintes.

On remarquait une troisième personne: c'était le mari et père; mais il ne paraissait pas entendre la voix de son enfant, ni comprendre qu'en ce moment même sa femme était expirante.

C'était un homme de haute stature et à l'air robuste; son visage et ses yeux étaient intelligents. A la vue des deux messieurs il se leva, vint au-devant d'eux en chancelant, et marmotta quelque chose qui ressemblait à une salutation et à une excuse de ce qu'on trouvait sa demeure dans un tel état.

Lorsque ses yeux rencontrèrent ceux du ministre qui avait consenti à accompagner son ami, tous deux s'arrêtèrent muets d'étonnement. Le ministre fut le premier à prendre la parole. «Philippe, est-il possible que vous en soyez arrivé là?»

L'homme détourna un moment les yeux de celui qui le regardait d'un air de reproche, et dans ce moment il parut rassembler ses idées égarées; puis, se tournant brusquement du côté de son interlocuteur, il lui dit: «Vous me voyez dans une demeure ruinée, et c'est la boisson qui m'a amené là. Elle l'a tuée, ajouta-t-il en montrant sa femme, et vous, monsieur, vous en êtes responsable!»

—«Que voulez-vous dire?» s'écria le pasteur plein d'effroi.

—«Je fréquentais autrefois votre église,» continua l'homme.

—«Je le sais, répondit le pasteur, mais comme je ne vous ai point vu depuis votre mariage, j'ai cru que vous aviez quitté la ville.»

—«Vous m'avez marié, continua l'autre. A ma noce, le vin parut sur la table. Mes lèvres n'avaient jamais touché à la coupe maudite; mais ce soir-là, vous voyant, vous, mon pasteur, prendre un verre, j'ai pensé que cela ne pouvait pas me nuire de suivre votre exemple et que certainement cela ne pouvait me gêner de boire un seul verre de vin le soir de ma noce. Mais ce seul verre a causé ma perte, car il a éveillé en moi le goût des boissons alcooliques et maintenant j'en suis l'esclave; et je le répète, c'est vous qui en êtes responsable.»

Le cœur de ce pasteur était bien dur, s'il n'a pas, dès ce moment-là, résolu de mettre pour toujours de côté ce qui pouvait faire tomber dans la ruine un frère faible. Non seulement pour notre propre sûreté, mais par amour pour ceux qui sont autour de nous et qui pourraient être égarés par notre exemple, nous devrions nous décider à ne point toucher et à ne point avoir chez nous de boissons alcooliques.—*Extrait.*

# Les Signes des Temps

**Heureux ceux qui font ses Commandements.**

BALE (SUISSE), AVRIL 1884.

RÉDACTEUR-GÉRANT : **B. L. WHITNEY.**

*Rédacteurs-Correspondants :*

**U. SMITH, J. H. WAGGONER, G. I. BUTLER.**


## UNE RÉFORME AU TEMPS DE LA FIN.

L'ŒUVRE de la réforme inaugurée dans ces derniers temps, ayant pour base «les commandements de Dieu et la foi de Jésus,» et que nous appelons le MESSAGE DU TROISIÈME ANGE (Apoc. 14 : 9-12), est une œuvre immense. Elle ne consiste rien moins qu'à amener à la hauteur de la foi et de la pratique apostoliques tous ceux qui voudront y consentir. La pensée d'une telle réforme surprend et effraie l'esprit, et pourtant mon esprit ne saurait se contenter de moins que cela. Aspirer à moins serait quelque chose de dangereux pour moi et de criminel à l'égard des autres. Durant la longue nuit de ténèbres morales dans laquelle fut plongée l'Eglise pendant les longs siècles du moyen âge, Satan réussit à faire obscurcir un grand nombre de vérités que Dieu avait révélées aux hommes. Les Réformateurs ont été dans les mains de Dieu des agents pour rétablir dans leur vrai jour une partie d'entre elles. Et comme règle générale, chacune des dénominations dans lesquelles se divise le monde protestant, proclame une ou plusieurs vérités importantes. C'est pour elles qu'elles combattent et c'est grâce à elles qu'elles font des prosélytes, tout en laissant leurs erreurs à l'arrière-plan.

L'œuvre de Dieu, dans les derniers jours, c'est de grouper toutes ces vérités, d'en ajouter d'autres non encore découvertes, et de préparer un peuple pour la venue de Christ. Il pourrait paraître vain et présomptueux de notre part de réclamer cela. Mais le Message (Apoc. 14 : 9-12) enseigne clairement que juste avant l'apparition du Sauveur sur la nuée blanche pour moissonner la moisson de la terre, il se trouvera un peuple gardant les commandements de Dieu et la foi de Jésus. Ces principes renferment certainement les célestes vérités de la Bible et tout ce que j'ai mentionné.

La Parole de Dieu a déclaré que de tels gens se trouveront sur la terre dans ce moment-là. Cette Parole ne pourra jamais manquer. Si *nous* ne sommes pas ce peuple, si nous n'accomplissons pas cette œuvre, d'autres le feront. Cette puissance qui ferait crier les pierres des rues, plutôt que de laisser une de ses prophéties non-accomplie, est la même hier, aujourd'hui et le sera éternellement. Ces paroles ne peuvent manquer d'avoir leur accomplissement.

Lorsque nous réfléchissons que Christ, à son départ de ce monde, quitta une Eglise vivant dans ces principes, combien n'est-il pas raisonnable de supposer qu'il trouverait une pareille Eglise à son retour. Cette Eglise qu'il trouvera à son retour doit être enlevée immédiatement au ciel pour demeurer à toujours en sa présence. Ils doivent être transmués en un moment de la mortalité à l'immortalité. Si jamais il y eut un moment où l'on doive s'attendre à la sainteté, ce doit être alors. L'exemple de ceux qui, dans les temps passés, ont été transmués en donne également la preuve. Le caractère que l'on possède en ce moment là, fixe la destinée éternelle.

C'est une grande chose de comprendre la place, l'étendue et le caractère élevé de l'œuvre dont nous parlons. Sans doute que ceux qui se perdent en chemin tomberont parce qu'ils ne la comprennent pas. Après des âges d'infidélité et d'apathie religieuse, les esprits des gens ont abaissé le niveau de la piété. Toutes les influences qui nous entourent tendent à nous rendre indifférents. Ceux qui professent d'être chrétiens se rapprochent progressivement du monde. La mondanité entre rapidement dans l'Eglise, plutôt que l'Eglise ne convertit le monde. On n'aurait point toléré, il y a quelque quarante ans, ce que l'on voit maintenant chez ceux qui professent d'être chrétiens. L'orgueil, les modes, l'amour des plaisirs, les habitudes de cupidité, la conformité au monde, une apparence de piété sans force indiquent avec une certitude infaillible la direction que suit la religion de nos jours.

Or les enfants de Dieu doivent avancer dans une autre direction. Non seulement il nous faut revenir à la piété d'il y a quarante ans, mais à celle d'il y a dix-huit siècles. Quelle œuvre immense n'avons-nous pas devant nous! Nous sommes arrivés maintenant au point où la chaîne des vérités théoriques paraît des plus claires à ceux qui les ont étudiées et apprises. Il n'est pas difficile de les faire reconnaître et admirer par tout homme qui veut réfléchir et raisonner un peu. Mais il faut de nos jours quelque chose de plus qu'une théorie pour résister au courant de la mondanité et du péché. Pour cela, c'est la puissance de Dieu qu'il nous faut. Ceci ne viendra point par une théorie correcte; mais par une vie sainte. Elle provient d'un cœur soumis. Elle provient d'un sentiment qui nous fait estimer la valeur de la bénédiction divine et du vrai sentiment de notre propre indignité. Elle provient d'idées et de sentiments justes à l'égard des richesses de ce monde et des richesses éternelles. En résumé, elle s'obtient lorsque l'œuvre d'une vraie conversion est si profonde que l'orgueil, l'amour du monde, la convoitise, la passion et toute cette engeance satanique, sont expulsés du cœur, que la vérité est imprimée dans l'homme intérieur et que la piété pénètre l'être tout entier. Alors l'Esprit de Dieu règne triomphant et manifeste sa puissance souveraine.

Il y a donc ici pour nous un champ d'activité. Lorsque nos âmes soupireront après le pain vivant et que nous rechercherons la bénédiction divine avec autant d'ardeur que nous ne désirons une boisson rafraîchissante aux jours brûlants de l'été, nous l'obtiendrons. Dieu désire répandre ses grâces sur nous. Il nous fait passer par des épreuves qu'Il destine à nous enseigner cette leçon des plus utiles, que nous pouvons être un peuple par lequel Dieu manifestera merveilleusement son Esprit. Alors il y aura une puissance suffisante pour briser les cœurs de pierre, et l'on verra une grande œuvre s'accomplir sur la terre. Qu'il me tarde de voir ce jour! Combien je désire être parmi ceux qui pourront supporter la lumière céleste et voir la majestueuse venue du Seigneur! Mais il faut d'abord apprendre les leçons de l'humilité et de la fidélité. Alors Dieu prendra soin de ce qui nous concerne pour le reste.

G.-I. B.

## L'HEURE OU LE SABBAT COMMENCE.

LA grande apostasie romaine dont les efforts devaient réussir à faire disparaître de la chrétienté le Sabbat de l'Eternel, n'en est pas restée là dans ses atteintes contre cette institution divine. Après avoir transmué le jour du repos de son immuable base—le quatrième commandement—et lui avoir ainsi ôté, avec sa sanction divine, son but originel et sacré, elle l'a impitoyablement mutilé; et cela au point d'en exclure les bienfaits qu'il pouvait encore produire après son travestissement. Et comment cela? Au lieu que, du temps du peuple de Dieu et des apôtres, le Sabbat commençait la veille, au coucher du soleil, ce qui permettait de commencer alors déjà, par la cessation du travail et le recueillement, l'observance de ce saint jour, on en a fixé le commencement à minuit, l'heure où tout le monde dort. C'est-à-dire que l'on peut continuer ses occupations journalières jusqu'à cette heure avancée de la nuit, ce qui, conséquence fatale et inévitable, est assez généralement le cas. Ce qui l'est plus encore, c'est que ce sont les jeux et les plaisirs charnels que l'on prolonge ainsi en ce soir qui précède le jour du repos. On se demande si, de cette façon, on se réveille le lendemain avec des dispositions propres à consacrer la journée au saint service du Seigneur et à son salut éternel; si l'on se sent alors disposé à élever son âme à Dieu et à l'invoquer d'un cœur pur, et si ce jour sert au grand but pour lequel le Sabbat a été institué en Eden. Hélas! l'apostasie (la *révolte*, 1 Thes. 2: 3) a bien changé le plan de Dieu.

Mais voyons maintenant ce que dit la Bible sur le moment où le Sabbat commence.

Il n'est rien de plus clairement déterminé que le moment où commence le jour du repos. Lorsque Dieu créa les cieux et la terre, tout l'univers était rempli de ténèbres. Alors Il créa la lumière qui paraît avoir été répandue sur toute la surface de la terre; puis Dieu sépara la lumière des ténèbres, de sorte que la lumière fut rassemblée sur un côté de la terre, tandis que les ténèbres étaient de l'autre côté, comme il en a été jusqu'à ce jour. Mais ce ne fut qu'au quatrième jour que le soleil devint le centre lumineux qui devait éclairer la terre et les corps qui font partie de son système.

Cet ordre dans l'œuvre de la création est la base de cette déclaration: «Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin, ce fut le premier jour.» Et de même des autres jours.

Le mot *jour* est employé par la Bible dans deux sens différents. Premièrement, il sert à distinguer la lumière des ténèbres, et dans ce sens il est aussi appelé *matin*. Deuxièmement, il signifie une période de vingt-quatre heures, comprenant une période de ténèbres et une période de lumière, pen-

dant que la terre fait un tour sur elle-même. La période de ténèbres a deux termes qui lui sont appliqués: la *nuit* et le *soir*.

Dans la mesure du jour, le soir vient naturellement avant le jour, parce que, au moment où la terre fut créée, les ténèbres la couvraient, puis vint la lumière. Dès l'origine même, le jour fut divisé en deux périodes: l'une de ténèbres, et l'autre de lumière, les ténèbres paraissant d'abord. Et il en a été ainsi jusqu'à maintenant. Cela fixe le commencement de chaque jour au soir ou au commencement de la nuit.

Ceci suffit à déterminer la question du moment où l'on doit commencer le Sabbat, ou plutôt l'instant où le Sabbat commence. Mais Dieu a parlé de ce sujet, déterminant le moment où l'observance du jour devait commencer. Ainsi, le dixième jour du septième mois était le jour des propitiations—le plus solennel de tous les sabbats annuels. L'Eternel en parle de cette manière dans Lévitique 23 : 32 : «Ce vous sera un repos de Sabbat; et vous jeûnerez. Au neuvième jour du mois, au soir, depuis un soir jusqu'à l'autre soir, vous célébrerez votre jour de repos.» Il va sans dire que tous les jours commencent au même moment; sans quoi il y aurait une confusion continuelle. Par conséquent chaque sabbat doit être observé «depuis un soir jusqu'à l'autre soir», ce qui équivaut sans doute à dire qu'il doit être observé depuis son commencement jusqu'à sa fin. Nous voulons citer quelques textes des Ecritures, confirmant ce que nous avons tiré du premier chapitre de la Genèse et de Lévitique 23. Dans Josué 8 : 29, se trouvent ces paroles:

«Puis il fit pendre le roi de Haï à une potence jusqu'au soir; et comme le soleil se couchait, Josué fit commandement qu'on ôtât de la potence son corps mort.» Ensuite nous trouvons, au chapitre 10 : 26, 27, ces paroles: «Et après cela, Josué les frappa et il les fit mourir, et les fit pendre à cinq potences, et ils demeurèrent pendus à ces potences jusqu'au soir; et comme le soleil allait se coucher, Josué commanda qu'on les ôtât de ces potences.»

Les mêmes expressions sont employées dans le Nouveau Testament. Dans le premier chapitre de Marc se trouve un récit où il est parlé de Jésus enseignant dans la synagogue le jour du Sabbat. Après qu'ils eurent quitté la synagogue, ils entrèrent dans la maison de Simon et Jésus guérit la belle-mère de Simon qui était malade de la fièvre. Mais les gens ne voulaient point lui apporter leurs malades au jour du Sabbat; ils attendaient jusqu'à la fin de la journée. Le récit biblique dit que «le soir étant venu, après le coucher du soleil, ils lui amenèrent tous ceux qui étaient malades et les démoniaques.»

Le temps où le jour du sabbat commence est donc clairement indiqué dans les Ecritures, savoir, le soir, au coucher du soleil. L'idée de commencer le jour à minuit, au milieu d'une des périodes qui composent un jour entier, n'a jamais été tirée de la Bible. Cette idée doit son origine à ceux qui n'ont point suivi la Bible et qui ne s'inquiètent point des voies de Dieu. Nous cherchons à suivre les règles données par le Seigneur et à ne point apprendre «les façons de faire des nations.» Jér. 10 : 2.

Or, ceci est une affaire d'importance. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia et commanda de l'observer. Si nous nous reposons une partie du septième jour et une partie du premier jour, nous ne nous reposons point au temps que Dieu nous a déclaré lui être consacré. Ex. 31 : 14, 15. Comme le jour commence au coucher du soleil ou au commencement du soir, si nous ne commençons le repos du Sabbat qu'à minuit, un quart de ce saint jour (en moyenne) est passé lorsque nous commençons à nous reposer; puis quand il est entièrement passé, nous nous reposons le quart d'un autre jour, jusqu'au minuit suivant. La Bible est si positive à ce sujet que nous serons sans excuse si nous ne suivons point ses enseignements.

J.-H. W.

## NOTES DE LA RÉDACTION.

DÈS le commencement d'avril il sera publié à Grimsby, Angleterre, sous les auspices de la Société missionnaire internationale des Adventistes du Septième Jour, un journal mensuel anglais de 16 pages, intitulé: *La Vérité Présente*.

L'éditeur-gérant en sera le pasteur M. C. Wilcox. Ce journal sera consacré à l'exposition des vérités bibliques, donnant une attention particulière aux écrits prophétiques qui annoncent que le second avénement de Christ est proche.

Une part spéciale sera faite aux vérités pratiques enseignées par la Parole de Dieu, et on y engagera les hommes à prendre garde à la grande importance qu'il y a de se préparer pour le jour du jugement et la venue du Seigneur en obéissant aux principes de la religion de Christ. En un mot, la *Vérité Présente* s'efforcera d'être un vivant et fidèle prédicateur des grandes vérités pratiques défendues par les Adventistes du Septième Jour, vérités qui ont été, par la bénédiction de Dieu, le moyen d'amener beaucoup d'âmes à se détourner du péché pour obéir à Dieu et s'efforcer de se préparer à vivre pour toujours avec Lui dans son royaume.

Les amis de notre œuvre se réjouiront avec nous de l'apparition de ce nouvel organe destiné à proclamer les vérités importantes du Message du troisième ange (Apoc. 14: 9–12), et s'uniront à nous pour implorer la bénédiction spéciale de Dieu sur ce nouvel effort tenté en vue de propager la vérité parmi les chrétiens de la Grande-Bretagne.

Depuis qu'il a été décidé de publier ce journal, on a reçu des preuves palpables de l'intérêt qu'on attache à la publication de cette feuille, et la *Vérité Présente* commencera sa mission avec une liste de souscriptions se montant au chiffre de douze cents environ. Nous lui souhaitons le plus grand succès. S'il se trouve parmi nos lecteurs des personnes qui désireraient avoir un numéro spécimen de ce journal, ils pourront l'obtenir à l'adresse suivante: *The Present Truth*, 72 Menage St., GREAT GRIMSBY, Angleterre.

—Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'article que nous donnons dans ce numéro concernant le faux prophète du Soudan, El Mahdi. Il donne une idée de la situation, dans le moment où tous les regards sont tournés avec intérêt vers ce chef hardi dont les agissements peuvent produire une révolution dans le monde mahométan et amener la question d'orient à une prompte solution.

—APRÈS un court séjour en Angleterre, M. le pasteur G.-I. Butler, président de la Conférence Générale des Adventistes du Septième Jour, dont nous avons, dans notre dernier numéro, annoncé le départ de New-York, est arrivé sain et sauf à Bâle, le 13 mars courant. M. Butler nous apporte des nouvelles très-encourageantes sur notre œuvre en Amérique. Il nous assure que jamais il n'a été témoin d'un si grand intérêt pour l'avancement de notre œuvre que celui qui se manifeste maintenant parmi nos frères d'outre-mer.

Durant sa courte visite en Angleterre, il a pris des mesures nécessaires pour la publication immédiate du journal anglais mentionné plus haut, et il espère que cette feuille sera un utile auxiliaire de l'œuvre dans cette contrée.

Après avoir assisté à une assemblée générale de nos frères de la Suisse, qui se tiendra à Bâle, les 29, 30 et 31 mars, M. Butler fera, dans l'intérêt de l'œuvre, une tournée assez étendue au sud de l'Europe, visitant l'Italie, la Turquie, la Roumanie et l'Autriche. Plus tard il visitera nos frères de Prusse et nos missions en Norvége, Suède et Danemark.

Nous espérons recevoir de lui de fréquentes communications pour les SIGNES, quant à ses sentiments sur l'œuvre dans ces contrées. Nous prions Dieu instamment que sa visite puisse être richement bénie pour le bien de la cause de Dieu et puisse être un moyen d'avancement pour l'œuvre de la vérité présente en Europe.

—L'ACCUEIL bienveillant que l'on a fait à notre journal allemand, le *Herold der Wahrheit* et le nombre progressif des demandes qui nous arrivent, nous engagent à porter le nombre des pages du journal à seize, c'est-à-dire à le doubler. Nous avons décidé de le faire sans attendre de commencer un nouveau volume, et à faire paraître le numéro de mai avec seize pages. Ceci nous permettra d'augmenter le nombre de nos articles et de présenter une plus grande variété de sujets qu'auparavant. Les personnes qui désireront en avoir des numéros spécimens pour eux-mêmes ou pour leurs amis, peuvent nous envoyer leurs adresses, et nous leur ferons parvenir ce numéro d'essai.

—NOUS avons eu dernièrement l'occasion d'observer personnellement les signes du mouvement croissant qui se produit en Angleterre concernant l'observance du dimanche. Là, comme ailleurs, on fait de vigoureux efforts, par le moyen de conférences publiques, par le moyen de la presse et même par le moyen de lois spéciales pour arriver à une observance plus stricte du jour du repos hebdomadaire. Cette question devient même l'objet principal dont s'occupe le monde religieux; elle attire l'attention de la plupart des théologiens.

Tandis que ces efforts sont faits en faveur du dimanche, et dans le but avoué d'arriver à une observance plus stricte du premier jour de la semaine—jour pour l'observance duquel (en tant que jour sacré) il n'existe aucune autorité divine—nous suivons néanmoins, avec le plus vif intérêt, cette agitation universelle à cet égard, car elle est toujours accompagnée du plus au moins, de la discussion d'un autre point de la question—qui est même le premier point à discuter—à savoir quel jour est le vrai sabbat. C'est ainsi que l'attention du monde se trouve attirée sur cet important sujet qui, suivant les prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament, est destiné à devenir sous peu la grande question pratique pour ceux qui révèrent Dieu et veulent marcher suivant sa Parole. La Parole de Dieu déclare positivement que dans les derniers jours, précisément avant la venue de Christ, il y aurait une réforme concernant les commandements de Dieu, particulièrement sur ce précepte qui se rapporte à l'observance du jour du repos du Créateur. Il est donc sûr que ce grand événement aura lieu; et nous considérons cette agitation générale et sans parallèle sur la question du Sabbat comme une indication de son approche rapide. Nous dirons respectueusement à tous nos frères qui sont si profondément intéressés dans cette question de la réforme du Sabbat, que toute vraie réforme doit être basée sur la Parole de Dieu et que son succès dépend de la bénédiction divine. Nous les invitons à se joindre à nous dans la vraie réforme par laquelle les hommes seront amenés à obéir à la loi de Dieu dans l'observance du jour qu'il a commandé.

—POUR la première fois depuis dix-huit mois, il nous est possible de publier notre journal au commencement du mois. Tandis que nous avons extrêmement regretté les circonstances défavorables qui ont inévitablement retardé la publication de notre journal, nous avons constaté avec reconnaissance la patience de nos abonnés qui ont supporté ces délais sans se plaindre.

Nous avons l'intention d'imprimer dorénavant LES SIGNES DES TEMPS régulièrement le 25 du mois précédent, de sorte que nos lecteurs pourront recevoir le journal au commencement de chaque mois.

## LES SEPT SCEAUX.

PREMIER ARTICLE.

«ALORS je vis que l'Agneau avait ouvert un des sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux qui disait d'une voix de tonnerre: Viens et vois. Je regardai donc, et je vis un cheval blanc; celui qui était monté dessus avait un arc; et il partit en vainqueur pour remporter la victoire.» Apoc. 6 : 1, 2.

Ayant pris le livre, l'Agneau se mit immédiatement à en ouvrir les sceaux; et l'attention de l'apôtre est attirée sur les scènes qui se passent sous chacun des sceaux. Dans les Ecritures, le nombre sept dénote la plénitude, la perfection. Les sept sceaux embrassent par conséquent l'ensemble d'une certaine classe d'événements qui s'étendent jusqu'à la fin du temps d'épreuve. Il ne peut donc être correct de dire, comme quelques personnes le font, que les sceaux dénotent une série d'événements qui s'étendent peut-être jusqu'à l'époque de Constantin et que les sept trompettes dénotent une autre série d'événements partant de cette époque.

Les trompettes représentent une série d'événements qui sont contemporains des événements des sceaux, mais qui sont d'une nature entièrement différente. Une trompette étant un symbole de guerre, les trompettes dénotent de grandes commotions politiques qui doivent avoir lieu parmi les nations de cet âge. Les sceaux représentent des événements d'un caractère religieux et renferment l'histoire de l'Eglise depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à la seconde venue de Christ.

Les commentateurs ont soulevé une question concernant la manière dont ces scènes se déroulèrent devant l'apôtre. Etait-ce simplement une description écrite des événements qui lui était lue à mesure que chacun des sceaux étaient ouverts? ou était-ce une représentation des événements contenus dans le livre qui passait devant lui sous la forme de peintures à mesure que les sceaux étaient brisés? ou encore était-ce comme un drame qui passait devant lui, dans lequel chacun des différents acteurs se présentait et remplissait son rôle? Le célèbre commentateur Barnes les envisageait comme des représentations sous la forme de peintures; car il pense qu'une simple description écrite ne répondrait pas au langage de l'apôtre qui parle de ce qu'il voyait se dérouler devant ses yeux; d'autre part, une représentation dramatique ne pourrait avoir de rapport avec l'ouverture des sceaux. Mais on pourrait faire au moins deux sérieuses objections à cette opinion de Barnes. Premièrement il est dit que le livre ne contenait que de l'*écriture* et non point des images; et deuxièmement, Jean vit ceux qui faisaient partie de ces scènes variées, non point fixes et immobiles dans un tableau, mais vivants et mouvants, remplissant activement les rôles qui leur étaient assignés. La manière de voir qui nous semble la plus raisonnable, c'est que les livres contenaient un récit des événements qui devaient arriver et que lorsque les sceaux étaient brisés et que le récit était en vue, les scènes se présentaient devant Jean, non par une description qui lui était lue, mais comme une représentation de ce qui était décrit dans le livre. Les choses passaient dans son esprit par un caractère vivant au lieu même où elles devaient avoir lieu en réalité, savoir sur la terre.

Le premier symbole, un cheval blanc et quelqu'un monté dessus portant un arc et auquel il fut donné une couronne, lorsqu'il partit en vainqueur pour remporter la victoire, est un emblême convenable des triomphes de l'Evangile dans les premiers siècles de cette dispensation; la blancheur du cheval dénote la pureté de la foi des chrétiens de cette époque, et la couronne qui fut donnée à celui qui le montait, à son départ pour faire de nouvelles conquêtes, représente le zèle et les succès avec lesquels la vérité fut prêchée par ses premiers ministres. On a objecté à ceci que les ministres de Christ et les progrès de l'Evangile ne pouvaient être convenablement représentés par des symboles aussi belliqueux. Mais nous demanderons: Par quels symboles l'œuvre du christianisme pourrait-elle être mieux représentée, alors qu'il s'en alla comme un principe agressif contre les puissants systèmes d'erreurs contre lesquels il eut d'abord à lutter. Celui qui montait sur ce cheval partit: Où alla-t-il?—Sa mission était illimitée. L'Evangile devait être annoncé à toutes les nations.

Vers. 3, 4. «Et lorsque l'agneau eut ouvert le second sceau, j'entendis le second animal qui disait: Viens et vois. Et il sortit un autre cheval qui était roux; et celui qui le montait reçut le pouvoir de bannir la paix de la terre, et de faire que les hommes se tuassent; et on lui donna une grande épée.» Peut-être que le premier trait distinctif de ces symboles est le contraste dans la couleur des chevaux. Ceci a sans doute été donné comme trait significatif. Si la blancheur du premier cheval dénotait la pureté de l'Evangile dans la période qu'embrasse ce symbole, la rousseur du second cheval dénoterait que dans cette période la pureté originelle commençait à se corrompre. Le mystère d'iniquité commençait déjà à agir à l'époque de l'apôtre Paul; et l'église qui professait d'être à Christ semble en avoir été tellement infectée, que cela nécessitait un changement de couleur dans le symbole. Des erreurs commencèrent à se répandre. La mondanité entra dans l'Eglise. Le pouvoir ecclésiastique rechercha l'alliance du pouvoir séculier et il en résulta des troubles et des révolutions. L'esprit de cette époque arriva peut-être à son apogée au temps de Constantin, le premier empereur soi-disant chrétien, dont la conversion au christianisme date de l'an 323 ap. J.-C. Le Dr. Rice fait les remarques suivantes sur cette période: «Cette période se distingua par l'union de l'Eglise et de l'Etat. Constantin favorisa les évêques et en fit ses obligés. Il fit des lois pour l'Eglise, convoqua le concile de Nicée où ses opinions prévalurent toujours. Ce fut Constantin, et non l'Evangile qui eut la gloire de renverser les temples païens. Ce fut l'Etat qui en eut la gloire au lieu de l'Eglise. Constantin décréta contre quelques erreurs et en fut loué, il continua et introduisit un grand nombre d'autres erreurs et s'opposa à quelques vérités importantes. Il s'ensuivit des controverses, et lorsqu'un nouvel empereur monta sur le trône, les membres du clergé accoururent à lui pour obtenir qu'il soutînt leur doctrine particulière. Mosheim dit que cette période était un état continuel de guerres et de troubles.»

Cet état de choses répond bien à la déclaration du prophète que le pouvoir fut donné à celui qui était assis sur le cheval «de bannir la paix de la terre, et de faire que les hommes se tuassent les uns les autres; et qu'on lui donna une grande épée.» Le christianisme de cette époque était monté sur le trône et portait les emblêmes du pouvoir civil. U. S.

## EN QUOI AVONS-NOUS PILLÉ DIEU?

LE but de la vie c'est de se préparer pour entrer dans le royaume de Dieu. Il est donc d'une extrême importance d'apprendre ce que le ciel requiert de nous et d'obéir aux ordres qu'il nous donne. Notre Sauveur a dit: «Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par dessus.» Les promesses que nous faisons à Dieu sont sacrées et nous devrions les regarder comme telles. Souvent nous regardons les promesses que nous faisons à nos semblables comme d'une plus grande importance que les promesses ou bonnes résolutions formées dans le service de Dieu. Dans un cas semblable, il n'est pas étonnant que des personnes se plaignent de marcher dans le doute et dans les ténèbres; car une telle conduite est bien de nature à détruire notre confiance en Dieu et en nous-mêmes. Et alors c'est en vain que l'on compte sur la bénédiction de Dieu.

Il est juste que nous fassions des vœux à Dieu: «Vouez, et rendez des vœux à l'Eternel votre Dieu, vous tous qui l'environnez, et qu'on apporte des dons au Dieu redoutable.» Ps. 76:12. Après que nous avons fait un vœu, il y a péché à nous demander s'il a été convenable de l'avoir fait. «C'est un piége à l'homme de dévorer les choses consacrées, et après avoir voué, de s'en informer.» Prov. 20:25. L'Esprit de Dieu prend plaisir à une obéissance prompte et joyeuse; car «Dieu aime celui qui donne gaîment.» Moïse nous donne les directions suivantes au sujet des vœux: «Quand tu auras fait un vœu à l'Eternel, ton Dieu, tu ne différeras point de l'accomplir, car l'Eternel, ton Dieu, ne manquerait point de te le redemander; ainsi, il y aurait du péché en toi. Mais quand tu t'abstiendras de faire des vœux, il n'y aura point de péché en toi. Tu prendras garde de faire ce que tu auras prononcé de ta bouche, selon que tu auras fait le vœu volontairement à l'Eternel ton Dieu, et que tu l'auras prononcé de ta bouche.» Deut. 23:21–23. Lorsqu'une promesse est faite à Dieu, un ange de Dieu l'inscrit, et elle prend un caractère des plus sacrés. C'est donc une folie de ne pas considérer comme un grave péché de traiter la chose à la légère. «Quand tu auras fait quelque vœu à Dieu, ne diffère point de l'accomplir; car il ne prend point de plaisir aux insensés. Accomplis donc ce que tu auras voué. Il vaut mieux que tu ne fasses point de vœux, que d'en faire, et de ne pas les accomplir. Ne permets pas que ta bouche te fasse pécher; et ne dis pas devant l'ange de Dieu que c'est ignorance. Pourquoi l'Eternel se courroucerait-il à cause de ta parole et détruirait-il l'ouvrage de tes mains?» Eccl. 5:4–6.

Cette erreur de considérer avec légèreté les promesses faites à l'Eternel était devenue commune parmi les Juifs. C'est pourquoi la malédiction de Dieu reposait sur eux au lieu de la bénédiction. Dieu a des droits sur une certaine portion des gains de l'homme, et il les lui a confiés afin qu'il pût être éprouvé dans la disposition de ce qui lui était commis. Voyez 1 Chron. 29:9, 13–17.

C'était par manque de fidélité à rendre à Dieu d'un cœur joyeux ce qu'il réclamait justement, qu'ils provoquaient les paroles du prophète: «Vous m'avez pillé.» «Vous êtes maudits de malédiction, et vous me pillez, vous, toute la nation.» Et pourtant ils faisaient cette question: «En quoi t'avons-nous pillé?» L'Eternel répondit: «Dans les dîmes et dans les offrandes.» Le Seigneur les invitait ensuite à l'éprouver en apportant les dîmes aux lieux ordonnés pour les garder.

Quelle pensée n'y a-t-il point dans ces paroles! Premièrement le peuple de Dieu l'avait pillé en retenant la dîme de leur revenu, plus des offrandes; et deuxièmement la conséquence était que la malédiction de Dieu reposait sur eux. Alors il leur demanda de l'éprouver en apportant toutes leurs dîmes aux lieux ordonnés pour les garder, et de voir s'il n'épuiserait pas sur eux la bénédiction, de sorte qu'ils n'y pourraient pas suffire.

Je ne saurais donner à ce sujet un meilleur avis au peuple de Dieu, que d'essayer la puissance de cette promesse. Dans l'ac-

complissement de nos engagements, donnons toujours à Dieu le premier rang. Alors nous commencerons à comprendre que la religion signifie quelque chose. Il y avait, du temps des Juifs, des offrandes pour le péché, des offrandes de propitiation, des offrandes d'actions de grâce, sans compter la dîme de leurs revenus. Ce serait insensé de supposer que, tandis que le péché existe, que nous avons besoin de la miséricorde de Dieu, et que nous recevons constamment de sa main libérale les biens de la vie, la santé et le bonheur à un degré plus ou moins élevé, nous ne devrions pas témoigner notre appréciation de ces bénédictions en donnant librement la part de nos biens qui lui appartient, à la cause de notre divin Maître, lorsqu'elle dépend pour son soutien des dons de ceux qui l'aiment. «Celui qui est bienfaisant sera engraissé.» S.-N. HASKELL.

## SIGNES DES TEMPS.

TEXTE:—„Ne pouvez-vous pas discerner les signes des temps?“ Matt. 16: 3.

CONTEXTE:—„Alors des Pharisiens et des sadducéens vinrent à lui, et lui demandèrent, en le tentant, qu'il leur fît voir quelque miracle du ciel. Mais il leur répondit: Quand le soir est venu, vous dites: Il fera beau temps, car le ciel est rouge. Et le matin vous dites: Il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est sombre et rouge. Hypocrites! vous savez bien discerner l'apparence du ciel, et vous ne pouvez pas discerner les signes des temps!“ Versets 1--3.

„Puis il disait au peuple: Quand vous voyez une nuée qui se lève du côté d'occident, vous dites d'abord: Il va pleuvoir; et cela arrive. Hypocrites! vous savez bien discerner ce qui paraît au ciel et sur la terre; et comment ne discernez-vous pas ce temps-ci?“ Luc 12: 54--56.

ON discerne les signes des temps en étant attentif à l'accomplissement de la prophétie. De même que la position actuelle des nuages et des vents indique quelle sorte de temps il va faire, de même l'accomplissement actuel des promesses de Dieu, renfermées dans les prophéties, nous déclare avec une plus grande certitude les événements qui vont arriver. Ceci est plus particulièrement le cas pour ceux qui sont témoins de l'accomplissement de certaines choses prédites comme signes de l'approche de quelque grand événement.

Dans l'auguste plan de la rédemption humaine et du salut, se trouvent deux grands événements, savoir: le premier et le second avénement du Fils de Dieu; le premier, pour verser son sang pour la rémission des péchés de ceux qui croiraient et lui obéiraient, le second pour prendre à lui son peuple racheté. Il y a conséquemment, dans le programme divin, deux faits qui sont les objets d'avertissements dans la prophétie et d'une attente spéciale pour l'Eglise de Dieu.

La grande masse des Juifs fut rejetée au premier avénement parce qu'ils rejetèrent le Messie promis, et ils rejetèrent Christ parce qu'ils ne discernèrent point les signes des temps.... Permettez-moi ici de vous demander s'il n'y a pas danger que la plupart des chrétiens soient rejetés au second avénement pour la même raison; et cela spécialement parce que l'idée prévaut si généralement qu'il n'est point nécessaire de comprendre les prophéties et de discerner par là les *signes des temps* afin de se préparer à ce prodigieux événement. On entend dire de tous côtés: «Peu nous importe que la venue de Christ soit proche ou non, si seulement nous sommes prêts;» comme s'il était possible d'être préparé pour cet événement de plus en plus imminant, sans avoir foi dans les paroles prophétiques qui l'annoncent et les signes promis, et conséquemment sans discerner les *signes des temps*—la chose même qui démontre que les Juifs ne croyaient point aux prophètes auxquels ils faisaient profession de croire, et qui les fit rejeter de Dieu. Ils professaient d'avoir foi aux prophètes, mais ils n'avaient pas cette foi; de là le juste reproche de Jésus: «Hypocrites!» La même conduite de la part des chrétiens ne les amènera-t-elle pas au même résultat?

Afin de prouver que les Juifs furent rejetés parce qu'ils ne discernèrent point les *signes des temps* prédits dans la prophétie, nous citons encore ces paroles de Luc (ch. 19: 41–44): «Et lorsqu'il fut proche de la ville, en la voyant, il pleura sur elle et dit: Oh! si tu avais reconnu, au moins en ce jour qui t'est donné, les choses qui regardent ta paix! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. Car les jours viendront sur toi que tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serront de toutes parts; ils te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi. . . . parce que tu n'as pas connu le temps auquel tu as été visitée.» Act. 13: 27: «Car les habitants de Jérusalem et leurs magistrats, n'ayant point reconnu Jésus, ont accompli, en le condamnant, les paroles des prophètes qui se lisent chaque jour de Sabbat.» Ces passages montrent clairement que s'ils avaient connu et écouté les paroles des prophètes, ils auraient pu connaître le temps de leur visitation, ils auraient été acceptés par Christ, leur céleste Visiteur et auraient échappé au malheur de le condamner à mort. Voyez Esaïe 53: 3. Et les chrétiens qui ne veulent point prendre garde aux prophètes, qui n'ont aucun souci de s'enquérir des *signes des temps*, ne sont-ils pas dans une semblable erreur et passibles de la même condamnation? Ils ne sentent pas le besoin de prendre garde aux avertissements de l'apôtre: «Prenez donc garde qu'il ne vous arrive ce qui a été prédit dans les prophètes: Voyez, vous qui me méprisez, et soyez étonnés, et pâlissez d'effroi; car je vais faire une œuvre en vos jours, une œuvre que vous ne croirez point, si quelqu'un vous la raconte.» Act. 13: 40, 41. Ceci montre que lorsque Dieu travaille à l'accomplissement des prophéties, nous sommes en danger d'être rejetés de lui, si nous n'y croyons pas.

Quelques-uns des *signes des temps*, liés au premier avénement de Christ, furent l'accomplissement des prédictions des prophéties. Premièrement: Il devait naître d'une vierge. Esa. 7: 14; Mat. 1: 18–23. Deuxièmement, il devait descendre de David. Ps. 89: 4, 5; Ps. 132: 11; Luc 1: 32. Troisièmement, il devait naître à Bethléhem. Mich. 5: 2; Math. 2: 1–6. Quatrièmement, il devait être appelé hors d'Egypte. Mat. 2: 14; Osée 11. Cinquièmement, il devait y avoir de grands cris à Rama, à cause d'enfants mis à mort. Jér. 31: 15; Math. 2: 16–18. Il devait être méprisé, rejeté et mis à mort. Esa. 53: 1–8; Dan. 9: 26. Il devait être crucifié. Ps. 22: 16. On devait se moquer de lui et le couvrir d'opprobre. Ps. 22: 7, 8; Math. 27: 39, 43; Marc 15: 29–32; Luc 23: 35. Les paroles d'angoisse qu'il prononça sur la croix furent prédites. Ps. 22: 2; Mat. 27: 46. Ses vêtements devaient être partagés entre ses exécuteurs. Ps. 22: 19; Jean 19: 23, 24. Il devait être mis à mort avec des malfaiteurs et enseveli dans le sépulcre d'un homme riche. Esa. 53: 9–12; Marc 15: 27, 28. Mais il devait ressusciter des morts et monter au ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu. Ps. 16: 10, 11; Act. 2: 25–33.

Considérez maintenant la *manière* dont ces prophéties s'accomplirent. Elles n'eurent point un accomplissement mystique, mais elles s'accomplirent de la façon la plus littérale possible: tel que les paroles de la prophétie l'avaient prédit. Jésus a promis de revenir. Comment devrons-nous interpréter la prédiction de sa seconde venue? lui donnerons-nous une interprétation mystique? Un apôtre dit: «Christ ayant été offert une fois pour ôter les péchés de plusieurs, paraîtra une seconde fois sans péché à ceux qui l'attendent pour obtenir le salut.» Il apparut une fois corporellement et fut corporellement offert en sacrifice pour le péché. Sa seconde venue se fera-t-elle d'une manière cachée, mystique? Jésus dit: «Vous ne pouvez venir où je vais.» Jean 13: 33. «Je m'en vais à mon Père.» Chap. 14: 28. «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père . . . je m'en vais vous préparer le lieu; et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et vous prendrai avec moi.» Vers. 2, 3. «Et les tribus de la terre verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande gloire.» Mat. 24: 30. «Et comme ils avaient les yeux attachés au ciel pendant qu'il y montait, deux hommes se présentèrent devant eux en vêtements blancs, et leur dirent: Hommes galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.» Act. 1: 9–11. L'apôtre Paul dit en parlant de la venue du Seigneur: «Car le Seigneur lui-même descendra du ciel, dès qu'il aura donné le signal par la voix d'un archange, et par la trompette de Dieu; et ceux qui seront morts en Christ ressusciteront.» 1 Thess. 4: 16. Maintenant devrions-nous entendre que cette seconde venue sera mystérieuse, spirituelle ou symbolique? Cette venue signifie-t-elle la destruction de Jérusalem par l'armée romaine? Représenterait-elle la mort? La seconde venue de Christ a-t-elle lieu chaque fois qu'une personne meurt? Je laisse aux personnes sensées le soin de répondre.

Jésus promit de revenir, et les passages qui concernent sa venue sont trop expressifs et trop positifs pour être contredits. Il indiqua aussi des signes dont l'accomplissement devait donner l'assurance que sa venue était proche, même à la porte. Ils constituent une partie des signes des temps, lorsque sa venue est proche. Comment attendrons-nous l'accomplissement de ces signes? Si sa venue est emblématique, les signes seront emblématiques et par conséquent personne ne saura rien, ni de sa venue ni des signes. Mais ces paroles requièrent de ceux qui voient les signes, *qu'ils sachent* que sa venue est proche. Mais si elle doit littéralement venir comme nous l'avons prouvé—si des paroles peuvent prouver quelque chose—les signes de sa venue seront littéralement accomplis. Une autre preuve que les signes doivent littéralement s'accomplir se trouve dans le fait qu'ils *ont été* littéralement accomplis. Le tremblement de terre et les signes dans le soleil, la lune et les étoiles mentionnés dans le sixième sceau d'Apoc. 6: 12, 13, ont été littéralement accomplis, quoiqu'on les eût regardés comme symboliques.

En réponse à la question: «Quel sera le signe de ton avénement et de la fin du monde?» notre Sauveur dit: «Et aussitôt après l'affliction de ces jours-là, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera point sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées. Alors le Fils de l'homme paraîtra dans le ciel; alors aussi toutes les tribus de la terre se lamenteront en se frappant la poitrine, et ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande gloire.» Mat. 24: 29, 30. «Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et sur la terre les peuples seront

dans la consternation et ne sachant que devenir, la mer et les flots faisant un grand bruit. Les hommes seront comme rendant l'âme de frayeur, dans l'attente des choses qui arriveront par tout le monde, car les puissances des cieux seront ébranlées, et alors on verra venir le Fils de l'homme sur une nue, avec une grande puissance et une grande gloire.» Luc 21 : 25–27. Il est évident, d'après ces derniers passages que les signes dans le soleil, la lune et les étoiles, ne doivent pas être compris figurativement, car ils doivent s'accomplir naturellement, et Jésus, après avoir parlé de ces signes dans le ciel, dit ce qui doit arriver ensuite sur la terre et la mer.

Il suffit d'ajouter que ces signes dans le ciel, sur la terre et sur la mer ont paru: l'événement qui vient ensuite par ordre de date c'est l'ébranlement des puissances des cieux. Ceci sera accompli lorsque le temps d'épreuve s'achèvera et juste avant l'apparition du Sauveur. Cet événement arrivera lorsqu'on aura entendu la voix de Dieu disant: «C'en est fait.» Apoc. 16 : 17. Voyez aussi Joël 3 : 16 ; Jér. 25 : 30. Nous voyons donc que les derniers avertissements miséricordieux de l'approche de ce jour solennel ont paru. Jésus a dit: «Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.»

Nous demanderons pour terminer si c'est un moindre péché pour un chrétien de fermer les yeux afin de ne pas discerner les *signes des temps* que pour les Juifs du temps de Christ? Les paroles qu'il leur adressa alors ne sont-elles pas également vraies et également sévères pour ceux qui, de nos jours, n'ont aucun souci de voir et de reconnaître la main de Dieu dans l'accomplissement des signes promis? «Hypocrites! vous savez bien discerner l'apparence du ciel, et vous ne pouvez pas discerner les signes des temps.» Que le ciel nous aide à croire, afin que nous évitions une si terrible condamnation, lorsqu'il sera trop tard pour obtenir le pardon.

R.-F. COTTRELL.

# Ecole du Sabbat.

## IMPORTANCE DE L'ECOLE DU SABBAT.

NOUS sommes convaincus par l'histoire et les fruits de l'école du Sabbat en général, aussi bien que par notre expérience et notre observation personnelle qu'elle a ou qu'elle doit justement avoir une place importante dans l'œuvre d'amener des âmes à Christ. L'école du Sabbat a été appelée avec beaucoup d'à-propos la «pépinière de l'Eglise». C'est dans la période de l'enfance et de la jeunesse que les vérités de la Parole de Dieu s'implantent le plus facilement dans le cœur, alors que les soucis de la vie ou les influences du monde n'ont pas encore endurci le cœur. L'Eternel recommanda spécialement à son ancien peuple d'Israël qu'ils enseignassent ses voies à leurs enfants et qu'ils leur rappelassent constamment ses préceptes et ses ordonnances.

Timothée est un exemple du résultat d'une telle éducation; car, ayant été instruit avec soin durant sa jeunesse, il était prêt à recevoir les semences de la vérité qui trouvèrent dans son cœur un terrain fertile, lorsque aux premières années de l'âge viril, il fut placé sous l'influence de Paul et devint un aide fidèle et sincère dans la cause de Christ. Lorsque nous voyons l'ignorance et l'indifférence qui règnent en général dans le monde à l'égard des vérités bibliques, nous sentons plus profondément la grande importance d'une étude biblique assidue et plus ou moins complète, non pas simplement dans le but de meubler l'esprit de la théorie de la vérité, mais afin de réveiller dans l'âme des conceptions claires sur les devoirs pratiques de chaque jour.

Nos écoles de Sabbat seront des auxiliaires puissants de la cause de Christ et de son Eglise dans le degré où nous pourrons atteindre à ce résultat. Mais ce ne sont pas seulement les enfants et les jeunes gens qui ont besoin de l'aide de l'école du Sabbat, mais tous. Personne n'est trop âgé pour profiter de l'étude de ce Livre précieux et merveilleux dont on n'a jusqu'à présent pu épuiser les trésors. Une lecture superficielle, quoique répétée plusieurs fois, ne nous dévoilera pas ses leçons pratiques aussi bien qu'un cours d'études méthodique. Cette dernière étude nous fait faire connaissance avec ceux dont la conduite et le caractère sont décrits dans la Bible et nous les rend plus intimes. Nous comprenons leurs intentions, leurs sentiments, nous prenons part à leurs épreuves, à leurs souffrances; ce ne sont plus pour nous des figures obscures et indistinctes que notre esprit ne peut saisir. Les vérités pour lesquelles ils ont donné leur vie ont pour nous une nouvelle signification.

L'école du Sabbat doit être un lieu que nous aimons et d'un vivant intérêt pour tous, moniteurs et élèves, de telle sorte que chacun se réjouisse, de semaine en semaine, de voir arriver ce jour. On pourrait s'étendre longtemps sur les moyens à employer pour rendre les écoles du Sabbat intéressantes, mais nous en parlerons plus tard. Le but réel de ceux qui dirigent les écoles du Sabbat ne doit pas être simplement d'intéresser, mais de donner des instructions si pratiques qu'elles portent à la repentance les inconvertis et rapprochent de Dieu les cœurs de tous. Toute école du Sabbat qui ne remplit pas ce but, quelque intéressante soit-elle, ou quelque parfait que soit l'enseignement de la leçon, manque de la qualité essentielle qui doit la rendre bonne et efficace. Pour répondre à cette fin, ceux qui sont chargés de la diriger doivent se préparer par la prière et par l'étude. On doit sans cesse s'occuper essentiellement du bien spirituel de ceux qui assistent à l'école du Sabbat. Tout ce qui ne répond pas directement à ce résultat—même les moyens d'intéresser et d'instruire—doit être laissé de côté. D'autre part, tous les moyens convenables doivent être employés pour rendre plus claires les vérités qui sont enseignées et pour les incruster plus profondément dans l'esprit de ceux qui les apprennent.

E.-H. W.

## LEÇONS SUR LE LIVRE DES ACTES.

### *LEÇON XXVI.*

PAUL, SILAS ET TIMOTHÉE A THESSALONIQUE ET A BÉRÉE.

1. DANS quel endroit Paul et Silas furent-ils emprisonnés?
2. Après les événements étonnants de cette nuit, qu'est-ce que les magistrats leur firent dire? Actes 16 : 35, 36.
3. Qu'est-que Paul répondit aux sergents? Vers. 37.
4. Quels furent les sentiments des magistrats lorsqu'ils apprirent que les apôtres étaient Romains? V. 38.
5. Pourquoi craignirent-ils?
6. Comment Paul et Silas quittèrent-ils la prison? V. 39.
7. Chez qui se rendirent-ils d'abord?
8. Dites par quel endroit ils passèrent pour se rendre à Thessalonique. Act. 17 : 1
9. Que trouvèrent-ils dans cette ville?
10. Quelle était la coutume de Paul lorsqu'il arrivait dans une ville où il y avait une synagogue ou quelque autre assemblée de Juifs? V. 2.
11. Quel fut le plan que suivit Paul en prêchant aux Juifs à Thessalonique? V. 3.
12. Quelle raison avons-nous de penser qu'il prêcha aussi le royaume futur de Christ? V. 7. Voyez aussi la note.
13. Qu'est-il dit du résultat de ses efforts? V. 4
14. Quel esprit d'opposition Paul rencontra-t-il dans cette ville, esprit qu'il rencontra dans la plupart de ses travaux? V. 5.
15. Qu'est-ce que ces Juifs hostiles tentèrent de faire contre les apôtres? V. 5.
16. Comment réussirent-ils dans leur opposition aux apôtres? V. 6.
17. Sur qui cherchèrent-ils à faire tomber leur colère?
18. Quelle accusation portèrent-ils contre les apôtres et ceux qui avaient été convertis? V. 6, 7.
19. Comment les magistrats furent-ils influencés par ces accusations? V. 8.
20. Que fit-on de Jason? V. 9.
21. Combien de temps Paul et Silas travaillèrent-ils publiquement à Thessalonique? V. 2.
22. Dans quelle ville les frères les envoyèrent-ils secrètement? V. 10.
23. A qui les apôtres consacrèrent-ils leurs premiers travaux dans cette ville?
24. Comment et pourquoi les Juifs de Bérée sont-ils mis en contraste avec les Juifs de Thessalonique? V. 11.
25. Qu'est-il raconté du succès de Paul parmi les Juifs et les Grecs de Bérée? V. 12.
26. Par quels ennemis furent-ils suivis? V. 13
27. Comment Paul échappa-t-il à leur fureur? Vers. 14.
28. Pourquoi Paul devait-il s'enfuir tandis que Silas et Timothée demeuraient encore à Bérée? —Voyez dernier numéro, leçon 22, note sur Actes 14: 19.
29. Où Paul fut-il amené? V. 15.
30. Quelle commission Paul leur remit-il pour Silas et Timothée?

### *LEÇON XXVII.*

PAUL A ATHÈNES.

1. QUE pouvez-vous dire d'Athènes?
2. Pendant que Paul attendait dans cette ville l'arrivée de Silas et de Timothée, de quoi avait-il le cœur outré? Actes 17 : 16.
3. Que fit-il pour prêcher la vérité au peuple? Vers. 17.
4. Quels formidables adversaires rencontra-t-il? Vers. 18.
5. Quelles étaient les diverses opinions qui circulaient sur son compte?
6. Que firent enfin les Athéniens pour satisfaire leur curiosité à l'égard de Paul? Vers. 19.
7. Quelle question lui adressèrent-ils en l'amenant à l'Aréopage?
8. Qu'est-ce que l'historien sacré dit de ces Athéniens? Vers. 21.
9. Placé dans cette position difficile, comment Paul commença-t-il son discours? Vers. 22.
10. Avec quelle délicatesse et avec quel soin de ne pas offenser ses auditeurs païens, entra-t-il en matière? Vers. 23.
11. Quelle œuvre attribua-t-il à Dieu? V. 24.
12. Comment leur montra-t-il que leurs temples et leurs cultes étaient tout-à-fait indignes d'un tel Être?
13. Qu'est-ce que Dieu avait fait pour l'homme et dans quel but? Vers. 26, 27.
14. Par quel puissant argument montra-t-il l'inconvenance qu'il y a de représenter Dieu par des images taillées? Vers. 28, 29.
15. Comment dit-il que Dieu avait jusqu'alors considéré leur ignorance?
16. Comment se trouvaient-ils alors tenus de mener une vie différente?
17. Par quelles paroles chercha-t-il à leur faire comprendre mieux leur responsabilité? V. 31.
18. Par qui Paul dit-il que le monde doit être jugé?
19. Quelle preuve Dieu a-t-il donné qu'il a ordonné Christ pour juger le monde?
20. Quel effet cette allusion à la résurrection produisit-elle sur les auditeurs de Paul? V. 32.
21. Quelle est la raison probable qui engagea Paul à ne pas continuer ses travaux parmi eux? —Ils étaient orgueilleux et pleins d'un vain amour-propre et du sentiment de leur sagesse; aussi rien n'eut pu les amener à sentir leur manque de quelque chose de meilleur que ce qu'ils possédaient. Or, Dieu ne force pas de pareilles personnes à accepter sa vérité.
22. Qui est-ce qui est mentionné d'entre ceux qui reçurent l'Evangile dans cette ville? V. 34.
23. Dans quelle ville Paul se rendit-il ensuite? Actes 18: 1.
24. Chez qui demeura-t-il pendant son séjour à Corinthe?
25. Pourquoi préféra-t-il demeurer chez eux?
26. Comment employa-t-il son temps avant l'arrivée de Silas et de Timothée? Vers. 3, 4.

27. Où Timothée, et peut-être Silas aussi, étaient-ils pendant le séjour de Paul à Athènes ? 1. Thess. 3: 1.

28. Lorsque ses compagnons d'œuvre l'eurent rejoint, de quel poids toujours plus pesant sentit-il son cœur oppressé à l'égard du peuple de Corinthe? Vers. 5.

29. Comment ses enseignements furent-ils reçus?

30. Lorsque Paul vit qu'ils ne voulaient point se laisser convaincre, comment se déchargea-t-il de la responsabilité de leur salut? Vers. 6.

## *LEÇON XXVIII.*

PAUL A CORINTHE.

1. LORSQUE Paul, rejeté des Juifs, quitta la synagogue de Corinthe, chez qui alla-t-il demeurer? Actes 18: 7.

2. Que dit la Bible du caractère de Juste? V. 7.

3. Quel est le Juif influent qui reçut la vérité et fut baptisé vers ce temps-là avec toute sa famille? Vers. 8.

4. De quelles autres conversions est-il parlé ici?

5. Quel encouragement Paul reçut-il de continuer ses travaux à Corinthe? Vers. 9, 10.

6. Quelle raison avons-nous de supposer que Paul avait besoin d'être spécialement encouragé et instruit daus ce moment-là?

7. Combien de temps demeura-t-il à Corinthe? Vers. 11.

8. Devons-nous penser que ses travaux étaient limités à la ville de Corinthe? Voyez la note.

9. De quelle attaque violente Paul fut-il l'objet de la part des Juifs? Vers. 12.

10. Qui est-ce qui était proconsul à cette époque?

11. De quoi Paul fut-il accusé? Vers. 13.

12. Comment Gallion reçut-il cette accusation? Versets 14–16.

13. Lorsque les Grecs virent comment le proconsul Romain accueillait cette injuste accusation des Juifs, que firent-ils? Vers. 17.

14. Gallion prit-il garde à ce que faisaient les Grecs?

15. Ces persécutions hâtèrent-elles le départ de Paul? Vers. 18.

16. Pour quelle contrée mit-il ensuite à la voile?

17. Qui est-ce qui l'accompagna?

18. Jusqu'où Priscille et Aquilas accompagnèrent-ils Paul? Vers. 19.

19. Quel récit est-il fait de cette visite de Paul à Ephèse? Versets 19, 20.

20. Pourquoi demeura-t-il si peu de temps dans cette ville importante? Vers. 21.

21. Dans quel port de mer débarqua-t-il enfin? Vers. 22.

22. Après avoir salué l'église de Jérusalem, dans quelle ville bien connue se rendit-il?

23. Après avoir séjourné quelque temps dans les lieux témoins de ses premiers travaux, quelle œuvre pastorale entreprit-il? Vers. 23.

24. Pendant que Paul faisait cette tournée loin de la Grèce, quel Juif éloquent les Ephésiens reçurent-ils chez eux? Vers. 24.

25. Que dit Luc, l'historien sacré, du caractère et de l'expérience religieuse d'Apollos? V. 25.

26. Quelle bienveillance chrétienne Aquilas et Priscille lui témoignèrent-ils? Vers. 26.

27. Lorsqu'il désira continuer son voyage, quelle recommandation reçut-il des frères? V. 27.

28. Que peut-on dire du succès de ses travaux en Achaïe ?

## *LEÇON XXIX.*

RÉCAPITULATION.

1. RACONTEZ comment Paul et Silas furent délivrés de la prison, à Philippes? Actes 16: 25–39.

2. Où se rendirent-ils ensuite? Actes 17: 1

3. Comment Paul prêcha-t-il l'Evangile à Thessalonique?

4. Comment les apôtres furent-ils inquiétés dans cette ville?

5. Comment échappèrent-ils au danger qui les menaçait?

6. Que savez-vous du caractère et de la conduite des habitants de Bérée? Vers. 11.

7. Quel fut le résultat de leur diligence et de leur sincérité à examiner les Ecritures? Vers. 12.

8. Comment cette bonne œuvre fut-elle interrompue?

9. Contre lequel des apôtres la rage des Juifs était-elle spécialement dirigée, et pourquoi?

10. Dans quelle ville célèbre Paul fut-il ensuite conduit? Vers. 15.

11. Quelle sorte de gens les Athéniens étaient-ils?

12. Donnez une description de la ville d'Athènes.

13. Qu'est-ce qui affligeait Paul pendant qu'il attendait l'arrivée de Silas et de Timothée?

14. Comment chercha-t-il à présenter l'Evangile au peuple? Vers. 17.

15. Quels hommes orgueilleux et savants rencontra-t-il pendant ses discussions?

16. Quelle sorte de philosophes les Epicuriens étaient-ils?

17. Que pouvez-vous dire des Stoïciens?

18. Après avoir tiré Paul hors de la foule, où le menèrent-ils pour mieux l'entendre? Vers. 19.

19. Dites avec quelle sagesse et quelle circonspection Paul aborda son sujet? Versets 22, 23.

20. Comment prouva-t-il que le Dieu qu'il leur prêchait était le vrai Dieu?—Il le représenta comme le Créateur de toutes choses. Vers. 24.

21. Comment leur montra-t-il que les idoles ne pouvaient le représenter, ni les temples le contenir? Versets 24–26.

22. Pour quelle raison dit-il que Dieu avait fait toutes ces choses pour l'homme? V. 27.

23. Quelle autre raison donne-t-il pour montrer que les idoles ne peuvent représenter Dieu? Vers. 29

24. Quelle responsabilité la prédication de l'Evangile a-t-elle imposée à tous les hommes?

25. Pourquoi les auditeurs de Paul l'interrompirent-ils? V. 32.

26. Quel fut le résultat immédiat de cet étonnant discours?

27. Dans quel champ d'activité Paul se rendit-il ensuite? Actes 18: 1.

28. De quel métier Paul s'occupait-il pendant qu'il était à Corinthe?

29. Comment Paul présenta-t-il l'Evangile aux Corinthiens? 1. Cor. 2: 1–4.

30. De quel succès ses efforts furent-ils couronnés?

31. Combien de temps demeura-t-il à Corinthe et aux environs?

32. Racontez comment il échappa aux mauvais desseins des Juifs.

33. Racontez quel voyage il fit à cette époque.

34. Dites quel important ouvrier du Seigneur il s'éleva à Ephèse pendant son absence.

## *NOTES SUR LA LEÇON XXVI.*

**Actes 16: 37. Après nous avoir battus, nous qui sommes Romains.**—Il était chose contraire à la loi romaine de punir un citoyen romain en le faisant battre ou lier de chaînes. Paul connaissait bien ce fait; mais, pour une raison quelconque, il ne voulut pas faire usage de ce droit pour repousser l'attaque dirigée contre lui. Ils n'avaient pas voulu s'échapper lorsque le tremblement de terre fit tomber leurs liens, car leur fuite eût mis en danger la vie du geôlier et laissé leur œuvre inachevée. Ils n'essayèrent pas non plus de se sauver comme des criminels, quoique les portes de la prison leur fussent de nouveau toutes grandes ouvertes. Comme ils avaient été punis sans condamnation, ils désiraient alors être pleinement acquittés des fausses accusations portées contre eux, et mis en liberté publiquement. Ce n'était point en vue de leur réputation, mais en vue de celle de la cause de la vérité, et de l'influence que cela devait avoir en faveur de l'église naissante.

**Verset 38. Ils eurent peur,** parce que la loi romaine était telle qu'une insulte faite à l'un de ses citoyens était une offense à toute la République.

**Actes 17: 1. Amphipolis.** — Ville de la Macédoine construite sur les bords du Strymon. C'était dans l'origine une colonie des Athéniens; mais à cette époque elle était le chef-lieu de cette partie de la Macédoine qui était située à l'est du Strymon.

**Apollonie.**—Cette ville se trouve à mi-chemin entre Amphipolis et Thessalonique.

**Thessalonique.**—Ville importante et commerciale de la Macédoine. Sa population était, et est encore très-nombreuse. Elle porte maintenant le nom de Salonique et a une population de 70,000 âmes.

**Verset 3.**—Les trois principaux traits du discours de Paul paraissent avoir été, premièrement: Que celui qui avait été annoncé par la prophétie devait être un Messie souffrant; deuxièmement: Qu'après sa crucifixion il devait ressusciter; et, troisièmement, que le Jésus crucifié de Nazareth avait rempli ces conditions et était, par conséquent, le Messie. On peut supposer par l'accusation portée contre lui par les Juifs persécuteurs, qu'il fit aussi allusion au glorieux royaume futur de Jésus (Verset 7). La teneur de son épître aux Thessaloniciens confirmerait aussi l'idée qu'il avait déjà prêché la seconde venue de Christ au peuple de cette ville.

## *NOTES SUR LA LEÇON XXVII.*

**Actes 17: 18.**—Athènes était la ville la plus célèbre de la Grèce; ses habitants se distinguaient par leur talent militaire, leur instruction, leur éloquence et leur politesse. On suppose que cette ville fut fondée quelque quinze cents ans avant l'ère chrétienne. Elle fut appelée Athènes ou Minerve en l'honneur de la déesse Minerve, qui en était le dieu principal et à laquelle cette ville était dédiée. C'étaitune ville si idolâtre que le nombre de ses idoles était, dit-on, de trente mille. Dansaucune ville de la Grèce ou de l'Ancien-Monde on ne vit briller d'un si vif éclat la philosophie, les sciences et les arts. Les plus fameux guerriers, hommes d'Etat et philosophes y étaient nés ou avaient fleuri dans ses murs. On y trouvait les plus célèbres modèles de l'architecture et de la statuaire, et elle occupa, pendant un grand nombre de siècles, la première place dans les arts et la civilisation. Cette ville existe toujours, quoiqu'elle ait beaucoup souffert des nombreuses guerres par lesquelles elle a passé et qui lui ont souvent fait changer de maître; de plus, la main destructive du temps a laissé sur elle des traces profondes.

**Verset 18. Les Epicuriens et les Stoïciens.**—Epicure, né à Samos l'an 342 av. J.-C. fut le fondateur de la secte philosophique qui porte son nom. Les Epicuriens, quoique admettant l'existence des dieux, les croyaient ne s'inquiéter nullement des hommes et des affaires de ce monde. Ils rejetaient la croyance en une providence et niaient la responsabilité individuelle et la vie à venir. Ils étaient réellement ATHÉES (sans Dieu). L'enseignement réel des chefs de cette secte était qu'un homme sage devait jouir le plus possible des choses de cette vie, car il devait être entièrement anéanti après la mort. On croit qu'Epicure enseigna un idéal de bonheur plus élevé; mais peu de temps après lui, ses disciples réduisirent son système au point qu'il n'enseignait plus qu'une grossière sensualité. Leur philosophie pratique est toute dans ces mots: "Mangeons et buvons, car demain nous mourrons.„ 1 Cor. 15: 32.

Zénon, originaire de l'île de Chypre, fut fondateur de l'école philosophique des Stoïciens. Il vivait et enseignait vers la fin du quatrième et au commencement du troisième siècle av. J.-C. Les Stoïciens condamnaient le culte des images et l'usage des temples, mais ils admettaient à quelque degré la mythologie populaire, en considérant les différents dieux comme des développements d'un dieu-universel (panthéiste). Toutes choses étaient gouvernées par le Destin auquel les dieux eux-mêmes étaient soumis. La vie idéale proposée par les disciples de Zénon était de beaucoup plus élevée que celle que recommandaient les Epicuriens. Ils louaient la vertu et recommandaient aux hommes de maîtriser les circonstances. Le vrai Stoïcisme portait à une orgueilleuse rigidité et à une apathie austère que ne devaient pas émouvoir les passions humain s, et qui restait insensible à la joie comme à la douleur. Les Stoïciens recherchaient la tranquillité d'esprit au milieu de toutes les vicissitudes de la vie. Ce système philosophique ne produisait pourtant que l'orgueil intellectuel et le mépris des gens.

**Verset 19. L'Aréopage** ou colline de Mars. C'était le nom d'une colline d'Athènes et celui d'un fameux tribunal qui tenait ses sessions dans cet endroit. Un temple du dieu Mars était construit au sommet de la colline. Seize marches en pierre, taillées dans le roc à l'angle sud de l'édifice, conduisaient à l'Aréopage depuis la vallée d'Agora ou place de marché où Paul discutait. v. 17. Immédiatement au haut de cet escalier se trouve un banc de pierre creusé dans la roche calcaire, formant trois côtés d'un quadrilatère. C'est là que s'asseyaient les Aréopagites.

**Verset 28. Quelques-uns de vos poëtes ont dit.**—Il entend probablement, non-seulement Aratus dont le poëme intitulé *Phenomena* contient les paroles citées par Paul, mais aussi Cléanthe qui dit les mêmes paroles dans son hymne à Jupiter. On trouve également le même sentiment dans les ouvrages des plus célèbres philosophes.

**Verset 30. Dieu ayant laissé passer ces temps d'ignorance.**—Paul parla de la même manière aux païens de Lystre. Voyez chapitre 14: 16.

**Chap. 18: 1. Corinthe.**—Ville célèbre de la Grèce, bâtie sur l'isthme qui joint le Péloponèse ou la Morée au continent. Sur une immense roche qui s'élève à deux mille pieds au-dessus de la

mer, était située la citadelle appelée Acrocorinthe. Corinthe était située entre deux ports; l'un sur le golfe d'Egine à une distance de huit milles, et l'autre à l'ouest, sur le golfe de Lépante, à un mille et demi de Corinthe. Cette situation en faisait une ville riche et forte. Après maints revers, elle fut totalement détruite par les Romains, l'an 146 av. J.-C. Cent ans plus tard, elle fut reconstruite par Jules-César et reconquit sa beauté et sa richesse. Elle devait à sa situation d'entretenir un commerce qui la rendait très-riche et très-populeuse, mais qui fit qu'elle s'adonna à un luxe excessif et à une corruption qui devint proverbiale. Son ancienne gloire a disparu et on ne trouve plus, au milieu de ses ruines, qu'un misérable village appelé Gortho. Sa distance d'Athènes par terre était de 45 milles.

**Verset 3. Faiseur de tentes.**—On était très-soigneux d'enseigner un métier à chaque jeune Juif. Le métier de faiseur de tentes était une occupation générale en Cilicie, pays d'origine de Paul. Ces tentes étaient faites avec le gros poil des chèvres que l'on élevait en grand nombre dans ce pays de montagnes.

*NOTES SUR LA LEÇON XXVIII.*

**Actes 18: 9. Le Seigneur dit à Paul.**—Quoique Paul eût eu quelque succès à Corinthe, il fut bientôt découragé par ce qu'il voyait et entendait dans cette ville corrompue. La dépravation dont il était témoin parmi les Gentils, et les insultes qu'il recevait de la part des Juifs, l'avaient plongé dans un profond chagrin. Il se demandait si cette ville était bien un champ d'activité pour lui et il pensait à partir de là lorsque le Seigneur lui apparut en vision, l'invitant à rester et l'assurant de sa protection.

**Verset 11. Il y demeura donc un an et demi.**—Paul ne limitait pourtant point ses travaux à la ville de Corinthe, mais il profitait des facilités de communication par terre et par eau avec les villes voisines pour y travailler par ses lettres et ses visites missionnaires. Il fit de Corinthe son centre d'activité, et son long séjour dans cette ville et les excellents résultats de son ministère dans ce lieu lui donnèrent une grande influence au dehors et dans la ville de Corinthe. Plusieurs églises furent ainsi fondées ensuite des efforts de Paul et de ses collaborateurs. L'absence de Paul des églises qu'il avait fondées était en partie compensée par les communications „graves et fortes," partout reçues comme la Parole de Dieu, que son serviteur était chargé de leur transmettre et qui étaient lues dans les églises. C'est à cette époque que furent écrites les épitres aux Thessaloniciens et peut-être d'autres encore.

**Verset 12. Gallion était proconsul d'Achaïe.**—La province romaine d'Achaïe avait à peu près l'étendue actuelle du royaume de Grèce. Il comprenait le Péloponèse et le reste de la Grèce proprement dite, tandis que la Macédoine, l'Epire, la Thessalie et une partie de l'Illyrie formaient la province de Macédoine. Ces provinces passèrent plus d'une fois du gouvernement du Sénat à celui de l'empereur et vice-versa. Avec son exactitude historique, Luc parle du gouverneur d'Achaïe comme en étant le proconsul. Suétone dit expressément que l'empereur Claude abandonna au Sénat les provinces de Macédoine et d'Achaïe, raison pour laquelle le gouverneur, en sa qualité d'officier du Sénat, devait porter le titre de proconsul. Gallion était le frère de Sénèque, le célèbre philosophe et précepteur de Néron. Il est mentionné par Tacite, Sénèque et d'autres. C'était un homme d'un esprit cultivé, savant, populaire; il était très-estimé. Sénèque qui en parlait toujours avec la plus tendre affection, disait de lui: „Mon frère Gallion, que chacun aime trop peu, même celui qui l'aime le plus".

**Verset 14. Gallion dit aux Juifs.**—Gallion savait sans doute quelque chose de la secte des chrétiens qui se répandait alors dans plusieurs des villes de l'empire. Ainsi que beaucoup d'autres nobles romains, il la regardait simplement comme une branche de la religion Juive—comme une dissidence, mais ayant droit, aussi bien que les autres, à la tolérance, même à la protection de Rome; ainsi la chose ressortait tout-à-fait à son tribunal.

**Verset 17. Sosthène chef de la synagogue.**—Il était sans doute le successeur de Crispus (qui devait naturellement avoir été déposé après sa conversion au christianisme), ou le chef d'une autre synagogue.

**Verset 19. Ephèse.**—Cette ville était située dans une plaine fertile sur un terrain d'alluvion au sud de la rivière Cayster, non loin de la côte de la mer Egée entre Smyrne et Millet. Smyrne en était distante de 40 milles. Sous le gouvernement de Rome, Ephèse fut une ville libre, ayant ses magistrats, ses gouverneurs et ses propres assemblées législatives; alors on pouvait y arriver par eau quoique les restes de cette ville soient maintenant à deux ou trois milles de la côte. Avec un vent favorable, le passage de Corinthe à Ephèse pouvait se faire en deux ou trois jours.

## PAUL A ATHÈNES.

PAR MME. E.-G. WHITE.

La ville d'Athènes était la métropole du paganisme. Paul ne rencontra point là un peuple ignorant, une populace crédule comme à Lystre; mais il y trouva un peuple fameux par son intelligence et par son éducation. De tous côtés, ses yeux s'arrêtaient sur les statues de leurs dieux et des héros déifiés de l'histoire et de la poésie; tandis qu'une architecture grandiose et de magnifiques peintures représentaient partout la gloire nationale et le culte populaire des divinités païennes.

L'esprit du peuple était saisi d'un ravissement léthargique à la vue de la beauté et de la gloire de l'art. Des sanctuaires et des temples qui avaient coûté des sommes inouïes élevaient à chaque pas leurs formes hardies et imposantes. Les victoires remportées par les armes, les hauts faits d'hommes célèbres étaient commémorés par des sculptures, des peintures et des inscriptions. Tout cela faisait de cette ville renommée une espèce de galerie des beaux-arts. Et comme Paul considérait la beauté et la grandeur de la scène qui l'entourait et qu'il voyait la ville remplie d'idoles, son esprit était ému de jalousie pour Dieu qu'il voyait à chaque instant déshonoré par un culte étranger.

Son cœur éprouvait aussi une profonde pitié pour les habitants de cette grande métropole qui, malgré leurs connaissances intellectuelles, étaient adonnés à l'idolâtrie.

Paul ne fut point séduit par la grandeur et la beauté des choses qui frappaient ses regards, ni par la sagesse et la philosophie matérialiste qu'il rencontrait dans ce grand centre d'instruction. Il voyait que l'art humain avait fait de son mieux pour déifier le vice et rendre le mal attrayant, en glorifiant la mémoire de ceux qui avaient employé toute leur vie à apprendre aux hommes à renier Dieu.

Les choses célestes avaient tant de vie et d'attraction pour l'apôtre, la joie et la splendeur des richesses qui ne passeront pas, occupaient son esprit à tel point que la pompe et la gloire terrestres dont il était entouré n'avaient pour lui aucun attrait. En voyant la magnificence de cette ville et ses coûteux embellissements, il comprit la puissance séductrice que cela devait avoir sur les amateurs des arts et des sciences. Il comprit parfaitement toute l'importance de l'œuvre qui l'attendait à Athènes. Il était oppressé au sentiment de sa solitude dans cette grande ville où Dieu n'était point adoré, et il lui tardait de jouir de la sympathie et de l'aide de ses collaborateurs. Il se sentait, humainement parlant, entièrement isolé. Dans son épître aux Thessaloniciens, il exprime ses sentiments par ces paroles: «Je demeurai tout seul à Athènes.»

Paul devait prêcher la bonne nouvelle du salut à un peuple qui n'avait aucune connaissance intelligente de Dieu ni de ses voies. Il ne voyageait point dans le but de jouir de nouveaux points de vue, ni pour satisfaire un désir malsain de voir des scènes nouvelles et étranges. Son esprit était abattu à cause des obstacles, en apparence insurmontables, qui devaient l'empêcher de convaincre l'esprit des Athéniens. Affligé au spectacle de l'idolâtrie qu'il voyait s'étaler de tous côtés, il se sentait animé d'un saint zèle pour la cause de son Maître. Il chercha ses frères juifs et proclama l'Evangile de Christ dans leur synagogue. Mais c'était principalement aux païens que Paul devait avoir affaire à Athènes.

La religion des Athéniens, dont ceux-ci se vantaient bien haut, n'était d'aucune valeur; car elle était destituée de la connaissance du vrai Dieu. Elle consistait en grande partie en un culte artificiel et en une suite d'amusements et de fêtes corrompues. La vertu d'une vraie piété y faisait absolument défaut. La vraie religion permet aux hommes de se vaincre eux-mêmes, mais une religion qui est simplement une affaire d'intelligence et de goût, manque des qualités essentielles pour élever celui qui la possède au-dessus des vices de sa nature et pour le mettre en relation avec Dieu. Ce qui leur manquait se trouvait inscrit sur les pierres mêmes d'un autel d'Athènes: «AU DIEU INCONNU.» Quoique les Athéniens se glorifiassent de leur sagesse, de leur richesse et de leur habileté dans les arts et les sciences, ils ne pouvaient que faire cet aveu: que le Maître de l'univers leur était inconnu.

Les grands hommes de la ville semblaient être avides de sujets de discussion dans lesquels ils eussent l'occasion de déployer leur sagesse et leur éloquence. Tout en attendant l'arrivée de Silas et de Timothée, Paul n'était point oisif. «Il s'entretenait donc dans la synagogue avec les Juifs et avec ceux qui craignaient Dieu, et tous les jours dans la place avec ceux qui s'y rencontraient.» Les grands hommes d'Athènes ne tardèrent pas à remarquer ce singulier docteur qui présentait au peuple des doctrines si neuves et si étranges. Quelques philosophes qui se vantaient de l'étendue de leur culture intellectuelle, entrèrent en conversation avec lui. Ceci attira bientôt un groupe d'auditeurs autour d'eux. Quelques-uns étaient prêts à tourner l'apôtre en ridicule comme leur étant bien inférieur, socialement et intellectuellement, et disaient entre eux en se moquant: «Que veut dire ce discoureur? Et d'autres disaient: Il semble qu'il annonce des divinités étrangères; c'était parce qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection.»

Les Stoïciens et les Epicuriens lui résistèrent; mais ils remarquèrent bientôt, comme tous ceux qui entrèrent en relation avec lui, que Paul avait un fond de connaissances même plus riche en étendue que le leur. Sa puissance intellectuelle commandait le respect et l'attention des gens les plus intelligents et les plus instruits, tandis que la logique de ses discours et sa puissance oratoire tenait son auditoire mélangé sous le charme de sa parole. C'est ainsi que l'apôtre résistait audacieusement à ses contradicteurs sur leur propre terrain, combattant la logique par la logique, la philosophie par la philosophie.

Ils lui rappelèrent Socrate, philosophe célèbre qui fut condamné à mort parce qu'il avait enseigné des dieux étrangers. On conseilla à Paul de ne pas exposer sa vie de la même manière. Mais le discours de l'apôtre rivait l'attention du peuple, et sa sagesse sans affectation, commandait le respect et l'admiration. La science et l'ironie des philosophes ne purent le réduire au silence; de

sorte que ces derniers, après avoir discouru avec lui et s'être convaincus qu'il était résolu à accomplir sa mission au milieu d'eux et à parler à tout hasard, se décidèrent à lui donner une occasion favorable de parler au peuple.

En conséquence, ils le conduisirent sur la colline de Mars. C'était le lieu le plus sacré d'Athènes. Les souvenirs qui s'y rattachaient étaient tels qu'il était regardé avec une crainte superstitieuse; par quelques-uns même avec terreur. C'est là que la cour de justice la plus solennelle avait tenu longtemps ses séances pour juger des cas de crime et pour décider des questions religieuses les plus difficiles. Les juges étaient assis en plein air sur des siéges creusés dans le rocher, au haut d'une plateforme à laquelle on arrivait depuis la vallée en dessous par un escalier de pierre. Tout près était un temple, le temple des dieux; l'œil embrassait de là le spectacle complet des sanctuaires, des statues et des autels de la ville.

Là, loin du bruit et du tumulte des places, de l'agitation et des éclats de voix de la rue, l'apôtre pouvait se faire entendre sans être interrompu, car les gens vains et frivoles ne se souciaient point de le suivre dans ce lieu si révéré. Autour de lui vinrent se ranger les poëtes, les artistes et les philosophes—les savants et les sages d'Athènes—qui s'adressèrent à lui et lui dirent: «Pourrions-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu annonces? car nous t'entendons dire certaines choses fort étranges; nous voudrions donc bien savoir ce que c'est.»

L'apôtre, dans cette heure de responsabilité solennelle, était calme et maître de lui-même, s'appuyant sur cette assurance divine donnée pour un moment tel que celui-là: «Car le St.-Esprit vous enseignera en ce même instant ce qu'il faudra que vous disiez.» Il comprenait toute l'importance de sa mission; aussi les paroles qui sortaient de sa bouche convainquirent-elles ses auditeurs qu'il n'était point un vain discoureur: «Hommes athéniens, je remarque qu'en toutes choses vous êtes dévots jusqu'à l'excès; car en passant et en regardant vos divinités, j'ai trouvé même un autel sur lequel il y a cette inscription: AU DIEU INCONNU. Celui donc que vous honorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce.» Malgré toute leur intelligence et toutes leurs connaissances morales, ils ignoraient le vrai Dieu. L'inscription qui se trouvait sur leur autel montrait combien ils soupiraient après la vérité: ils recherchaient l'Infini. Avec une éloquence fervente et émue, l'apôtre continua: «Le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples bâtis par la main des hommes. Il n'est point servi par la main des hommes, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses. Il a fait naître d'un seul sang tout le genre humain, pour habiter sur toute l'étendue de la terre, ayant déterminé les temps précis et les bornes de leur habitation; afin qu'ils cherchent le Seigneur, et qu'ils puissent comme le toucher de la main et le trouver, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous.»

Ainsi, la main étendue vers le temple rempli d'idoles, Paul déclarait de la manière la plus frappante ce qui oppressait son cœur et il dévoilait avec talent la fausse religion des Athéniens. Les plus sages de ses auditeurs étaient surpris à l'ouïe de son discours. Il montrait combien leurs œuvres d'art, leur littérature et leur religion lui étaient connues. Indiquant leurs statues et leurs idoles, il leur déclarait que Dieu ne pouvait être comparé aux images inventées par l'homme. Les œuvres de l'art ne pouvaient pas le moins du monde représenter la gloire du Dieu infini. Il leur rappelle que leurs statues n'avaient ni souffle, ni vie. Elles étaient au pouvoir de l'homme, et l'homme pouvait seul les mouvoir; de sorte que ceux qui les adoraient étaient en tous points supérieurs à ce qu'ils adoraient. Indiquant les plus nobles exemples qui l'entouraient, il leur déclarait: «Etant donc de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or, ou à de l'argent ou à de la pierre taillée par l'art et l'industrie des hommes.» L'homme fut créé à l'image du Dieu infini, doué de facultés intellectuelles et d'un corps dont toutes les parties sont admirablement agencées. Les cieux ne sont pas assez grands pour contenir Dieu; à plus forte raison ces temples faits par la main des hommes ne peuvent-ils le contenir. Paul, inspiré par son sujet, plane au-dessus de son assemblée idolâtre et cherche à élever l'esprit de ses auditeurs au delà des limites de leur fausse religion pour corriger l'idée qu'ils se faisaient du vrai Dieu qu'ils avaient appelé «Dieu inconnu». Cet Etre qu'il venait leur annoncer ne dépendait point des hommes et n'avait pas besoin d'eux pour ajouter à sa puissance et à sa gloire.

L'éloquence de Paul avait transporté le peuple d'admiration. Les épicuriens commençaient à respirer plus librement, s'imaginant que l'apôtre venait appuyer leur doctrine; car ils enseignaient que toute chose devait son origine à un aveugle destin et que certains principes souverains gouvernaient l'univers. Mais les paroles qui suivirent assombrirent leurs fronts. Paul annonçait que Dieu était doué de la puissance créatrice et qu'il dirigeait toutes choses par sa providence. Il leur annonçait le vrai Dieu qui est le Maître de toutes choses.

Ce divin Maître avait, dans les sombres âges du monde, passé légèrement sur l'idolâtrie païenne; mais maintenant il leur avait envoyé la lumière de sa vérité par son Fils, et il exigeait de tous les hommes qu'ils se repentissent à salut; cela non seulement du pauvre et de l'humble, mais de l'orgueilleux philosophe et des princes de la terre: «Parce qu'il a arrêté un jour auquel il doit juger le monde avec justice par l'homme qu'il a établi pour cela: de quoi il a donné à tous les hommes une preuve certaine en le ressuscitant des morts.»

Comme Paul parlait de la résurrection des morts, son discours fut interrompu. Quelques-uns se moquèrent; d'autres repoussèrent ses paroles en disant: «Nous t'entendrons là-dessus une autre fois.» Ainsi se terminèrent les travaux de Paul à Athènes; car les Athéniens persistèrent dans leur idolâtrie et se détournèrent d'une religion vraie et raisonnable. On ne peut attendre grand'chose de gens qui sont satisfaits de leur propre connaissance. Instruits comme ils l'étaient, et se vantant de leurs connaissances et de leur politesse, les Athéniens se corrompaient de plus eu plus et se contentaient des vagues mystères de l'idolâtrie. Un grand nombre de ceux qui entendirent les paroles de Paul furent convaincus des vérités qu'il présentait; mais ils ne voulaient point s'humilier à reconnaître Dieu et à accepter le plan du salut. Ni paroles éloquentes, ni force d'argumentation ne peuvent convaincre le pécheur; l'esprit et la puissance de Dieu peuvent seuls appliquer la vérité au cœur de l'impénitent. On peut dire des Athéniens: «Car la prédication de la croix est une folie à ceux qui périssent, mais pour nous qui sommes sauvés, elle est la puissance de Dieu.»

On peut trouver la raison pour laquelle l'Evangile eut si peu de succès parmi eux dans l'orgueil qu'ils avaient de leur esprit et de leur sagesse humaine. Notre Sauveur se réjouissait de ce que son Père avait caché les choses éternelles aux sages et aux intelligents et les avait révélées à ceux qui étaient comme de petits enfants en connaissance. Tous les hommes qui sont sages de la sagesse de ce monde mais qui viennent à Christ comme de pauvres pécheurs perdus, deviendront sages à salut; mais ceux qui se présentent comme des hommes distingués, louant leur propre sagesse, ne recevront pas la lumière et la connaissance que lui seul peut donner.

Les travaux de Paul à Athènes ne furent pourtant point entièrement inutiles. Denis, un des citoyens les plus remarquables et quelques autres se convertirent au Christianisme et se joignirent à lui.

Les paroles de l'apôtre, sa conduite et la description de ce qui l'entourait ont été conservées par l'Inspiration pour être communiquées à toutes les générations à venir, rendant témoignage à la confiance inébranlable de l'apôtre, à son courage dans l'abandon et dans l'adversité, et à la victoire que le Christianisme remporta par lui au cœur même du paganisme.

L'Inspiration nous a donné de pouvoir jeter un coup d'œil dans la vie des Athéniens qui, malgré toutes leurs connaissances, leur civilisation et leurs arts, étaient pourtant plongés dans le vice, afin que nous puissions voir comment Dieu censura par son serviteur l'idolâtrie et les péchés d'un peuple orgueilleux et rempli de propre suffisance. Les paroles de Paul sont un mémorial de ce fait historique et elles fournissent à l'Eglise un trésor de connaissances précieuses. Il était dans une position où il eût pu facilement prononcer des paroles qui eussent irrité ses fiers auditeurs et lui eussent attiré des difficultés. Si son discours avait été une attaque directe contre leurs dieux et les hommes éminents qui étaient devant lui, il eût été en danger d'être mis à mort comme Socrate. Mais au lieu de cela, il détourna soigneusement leurs pensées des divinités païennes en leur révélant le vrai Dieu, qu'ils essayaient d'adorer, mais qui leur était inconnu, comme ils le confessaient eux-mêmes par une inscription publique.

---

**Suisse Française.**—Depuis cinq semaines, assisté par notre frère, M. Albert Vuilleumier, j'ai prononcé à Corcelles et à Cormondrèche environ vingt discours sur la venue prochaine de Christ et la préparation nécessaire pour aller au devant de cet événement, et six personnes ont pris la résolution de garder tous les commandements de Dieu et la foi de Jésus.

Pendant les deux dernières semaines de nos travaux à Cormondrèche, tous ont été réjouis et encouragés par la présence et l'appui de mon frère, M. le pasteur A. C. Bourdeau, récemment venu d'Amérique pour prendre part à la proclamation de la vérité présente parmi les chrétiens de langue française en Europe.

J'ai aussi eu le privilége de prêcher aux églises de Tramelan, de Bienne et de Neuchâtel, et de fortifier les frères et les sœurs de Morat.

D.-T. Bourdeau.

---

*La Société contre l'abus du tabac* met au concours, pour 1884, des prix variant de 100 à 300 francs. Elle décernera, en outre, des médailles, des diplômes et des livres dans la section des mérites divers.

Le programme détaillé du concours sera adressé gratuitement aux personnes qui en feront la demande au siége de la Société, 38 rue Jacob, Paris.

# Les Signes des Temps

**Le Septième Jour est le Repos de l'Eternel, ton Dieu.**

BALE (SUISSE), AVRIL 1884.


*SOMMAIRE.*


**Articles Variés.** PAGE

Luther et la Réformation . . . . . 337
De la Punition, ou Considérations sur les Peines Éternelles . . . . . 339
Il a porté non Douleurs . . . . . 340
El-Mahdi le Faux Prophète de Soudan . . 342
En quoi avons-nous pillé Dieu? . . . . 346
Signes des Temps . . . . . 347

**A la Jeunesse.**

Rome Païenne et la Prophétie . . . . 340
Vie de John Nelson un des Collaborateurs de John Wesley. . . . . 341

**Tempérance.**

Une Voix entre Mille . . . . . 343
Vous en êtes Responsable , . . . . 343

**Articles des Rédacteurs.**

Une Réforme au Temps de la Fin . . . 344
L'Heure ou le Sabbat Commence. . . . 344
Notes de la Rédaction . . . . . 345
Les Sept Sceaux . . . . . 345
Qui a changé le Jour de Repos?. . . . 352

**Ecole du Sabbat.**

Importance de l'Ecole du Sabbat. . . . 348
Leçons sur le Livre des Actes . . . . 348
Notes sur les Leçons . . . . . 349
Paul à Athènes . . . . . 350


## QUI A CHANGÉ LE JOUR DU REPOS?

QUATRIÈME ARTICLE.

CE CHANGEMENT PEUT-IL S'APPUYER SUR L'AUTORITÉ DE L'EXEMPLE APOSTOLIQUE?

COMME on ne peut admettre que les apôtres de l'Eglise primitive aient eu l'autorité de changer une institution telle que le Sabbat, pourtant, s'il est possible de découvrir dans leurs écrits et leur exemple que, non seulement ils ont négligé l'observance du jour choisi par Dieu comme jour de repos de la race humaine, et que l'on reconnaît généralement comme ayant été observé jusqu'à la résurrection de Christ; mais encore qu'ils ont observé un autre jour et en ont enseigné l'observation, savoir le jour de la résurrection: cela constituerait certainement une preuve circonstancielle très forte qu'un tel changement avait eu lieu et qu'ils en avaient été instruits. La question de l'autorité des apôtres à introduire ce changement est digne des remarques suivantes:

Le Sabbat fut institué par Dieu en mémoire de l'œuvre que Lui et son Fils avaient faite en créant notre monde et en mémoire du fait qu'ils s'étaient reposés le septième jour de la première semaine du temps. L'autorité de son observance repose sur l'acte de de Jéhovah, le Maître suprême, qui sanctifia ou mit à part pour un saint usage ce jour de la semaine où Il s'était reposé, et sur son commandement à tous les hommes de l'observer. Nous avons ce commandement dans le précepte de la loi morale qui enjoint l'observation du jour du repos du Créateur, basé sur les faits mêmes nommés ci-dessus. Le Sabbat étant ainsi devenu une partie de cette loi morale, il ne pouvait en aucune manière être changé légalement, si ce n'est par le Législateur lui-même. Ni homme ni société d'hommes, ni même les apôtres de Christ n'ont le pouvoir d'opérer ce changement. Si nous trouvions qu'ils observèrent un autre jour que celui qu'ordonne le quatrième précepte de la loi et qu'ils enseignèrent sa sanctification aux autres, cela constituerait une forte preuve qu'un changement avait été fait par autorité divine; mais le changement ne peut en aucune manière leur être justement attribué.

Si pourtant, après examen, on ne trouve pas la moindre trace d'une telle pratique de leur part, si rien dans leur enseignement ne peut être envisagé comme preuve qu'ils aient eu le dessein d'établir une telle pratique parmi ceux qui reçurent l'Evangile par leur moyen, alors le dernier appui sur lequel nous puissions fonder une preuve qu'un tel changement soit d'autorité divine nous manque, et il ne nous reste plus qu'à en tirer l'inévitable conclusion que ce changement a été amené par ceux qui voulaient renverser l'œuvre de Dieu et qui s'opposaient à son autorité suprême.

Au début même de notre examen, nous nous trouvons en présence d'un fait très-palpable: Si les apôtres et, sur leur exemple, l'Eglise apostolique, ont observé le premier jour de la semaine, nous devons sûrement, d'après la nature des choses, trouver de nombreux exemples d'une telle observation.

Si les apôtres, en établissant l'Eglise chrétienne, reçurent de Christ la mission d'enseigner aux hommes à mettre de côté le jour du repos qu'ils avaient observé jusque-là—le septième jour—pour observer à sa place le jour de sa résurrection—le premier jour de la semaine—il est plus que sûr que nous trouverons, non seulement des déclarations positives de ce changement dans leur pratique, mais aussi le récit des persécutions qu'ils eurent à souffrir à cause de cela. Les disciples eux-mêmes avaient été élevés dans la religion juive, et ils avaient l'habitude d'observer l'ancien Sabbat. S'ils eurent à changer leur habitude à cet égard, nous trouverons quelque chose de plus qu'une allusion indirecte. Les Juifs, parmi lesquels les apôtres travaillèrent d'abord en grande partie, observaient le septième jour et y étaient attachés comme à l'une de leurs institutions les plus sacrées, et ils ne se seraient certainement pas résignés à voir cette institution détruite et supplantée par une autre, sans un effort vigoureux de leur part qui eût parfois exposé pour cette cause même les disciples à la plus violente persécution. Ce serait absurde que de supposer qu'un changement tel que celui-là pût avoir lieu sans qu'il en fût fait mention.

Mais que trouvons-nous en étudiant le récit de la vie des apôtres et de leurs actes? Dans quel passage est-il dit que Christ leur enseigna à observer le jour de sa résurrection au lieu du Sabbat du quatrième commandement que tout le monde reconnaît comme ayant été obligatoire jusqu'à cette époque. Les disciples n'avaient évidemment point connaissance d'un tel changement, car il est dit des saintes femmes qui visitèrent le sépulcre où Christ venait d'être enseveli, qu'«elles retournèrent préparer des drogues aromatiques et des parfums, et se reposèrent le jour du Sabbat, selon le commandement» (Luc 23:56), tandis que le premier jour, le jour de la résurrection de Christ, elles continuèrent de faire ce qu'elles n'auraient pas voulu faire le jour du Sabbat.

Où trouvons-nous le récit que Christ ait tenu des assemblées religieuses avec ses disciples le premier jour de la semaine, après sa résurrection? L'on croit généralement que Christ sanctionna l'observance de ce jour en se réunissant ainsi avec eux. Mais un sérieux examen des faits rapportés dans la Bible prouve qu'il n'y a qu'un seul exemple dans lequel il soit dit que Christ se trouva au milieu de ses disciples le premier jour de la semaine; et cela, non point à l'occasion d'une assemblée pour le culte, mais simplement pendant qu'ils étaient réunis dans leur propre demeure, prenant leur repas ordinaire. Act. 1:13 et Marc 16:14. De plus, cette assemblée eut lieu au jour de la résurrection, alors que les disciples ne croyaient point du tout que leur Maître fût ressuscité.

Où est-il dit dans les Ecritures que les apôtres avaient coutume de commémorer la résurrection de Christ en observant le jour de la semaine où il était ressuscité? On ne trouve nulle part une telle déclaration; mais il est affirmé que «Paul, selon sa coutume», alla dans la synagogue des Juifs et «les entretint des Ecritures pendant trois jours de Sabbat.» Act. 17. Telle était aussi la coutume des autres apôtres, et cela non seulement dans les réunions publiques et parmi les Juifs, mais dans les lieux retirés, près des rivières où l'on avait coutume de prier (Act. 16:13) et parmi les Gentils—qui se seraient aussi bien assemblés en tout autre jour de la semaine. Nous trouvons ainsi les disciples consacrant saintement le Sabbat à l'adoration et au service de Dieu.

Et finalement, quelle preuve avons-nous que ce fût la coutume parmi les apôtres et l'Eglise apostolique de célébrer le premier jour? Etait-ce leur jour ordinaire pour leur assemblée ou leur culte? Trouvons-nous dans les épîtres des apôtres quelque direction adressée à l'Eglise primitive concernant la sainte observance de ce jour?

En réponse à ces questions, nous appelons l'attention sur un fait bien remarquable: Il ne se trouve qu'un seul exemple où il soit parlé d'une réunion religieuse le premier jour de la semaine, et ce n'était point une assemblée habituelle, mais une assemblée extraordinaire, tenue à l'occasion du départ de l'apôtre Paul. Act. 20:7. Il n'est point parlé de cette assemblée comme s'ils avaient coutume de se réunir ce jour-là; car en ce même premier jour, après cette assemblée spéciale qui dura toute la nuit, Paul continua son voyage, comme en un jour ordinaire. Y a-t-il ici quelque preuve d'une coutume régulière de célébrer ce jour? Bien sûr que non. Nous avons le témoignage que ce même apôtre pendant au moins un an et demi, «discourait dans la synagogue tous les jours de Sabbat et persuadait les Juifs et les Grecs.» Et la Bible nous montre clairement que les autres apôtres avaient la même coutume, tandis que nous n'avons que cet exemple isolé d'une assemblée extraordinaire le premier jour. L'apôtre donne, il est vrai, quelques directions à l'église de Corinthe, respectivement à certaines choses qu'ils devaient faire le premier jour. 1 Cor. 16:2. Mais les paroles mêmes de l'apôtre montrent que c'était quelque chose qui appartenait à un jour ordinaire et qu'ils devaient accomplir dans leur propre maison.

Les apôtres furent-ils jamais accusés d'avoir violé le Sabbat? Pourtant cette accusation aurait certainement été faite contre eux par ceux qui cherchaient avec un tel soin dans leurs lois par quoi ils eussent pu les condamner, s'ils l'avaient violée chaque semaine et avaient enseigné l'observance d'un autre jour. Les paroles que le grand apôtre des Gentils prononça à la fin de son ministère sont, à ce sujet, un témoignage incontestable. Tandis qu'il se trouvait à Rome sous la garde d'un soldat romain, Paul appela auprès de lui les principaux Juifs ainsi que nous l'apprenons dans Actes 28:17. Il leur dit: «Mes frères, quoique je n'eusse rien commis contre le peuple, ni contre les coutumes de nos pères, toutefois j'ai été fait prisonnier à Jérusalem et mis entre les mains des Romains.» Comment l'apôtre aurait-il pu dire ces paroles en toute vérité, s'il avait vécu en violant chaque semaine une de leurs coutumes les plus révérés? Ce passage, à lui seul, suffit à démontrer que la pratique des apôtres et de l'Eglise primitive n'était point en désaccord avec les coutumes des Juifs quant à l'observance du jour du Sabbat.